

# Expressions littéraires et artistiques de l'Anthropo(s)cène

33e colloque de l'APLAQA

Halifax, 17-19 octobre 2024



## Invité.e.s d'honneur:

Louise Boisclair, Antoine Desjardins, Jean-Paul Engélibert, J.D. Kurtness, Joëlle Papillon, Lex Vienneau, Élisabeth Vonarburg.



**JEUDI 17 OCTOBRE 2024  
SAINT MARY'S UNIVERSITY**

Matin	<b>ATELIERS DES AUTEUR.RICES DANS LES UNIVERSITÉS</b>	
13h00-15h30	<b>INSCRIPTIONS</b>	
15h30-16h00	<b>Mots de bienvenue Introduction du colloque Loyola Conference Hall</b>	
16h00-18h00	<p align="center"><b>Room : Loyola 188</b></p> <p><b>Session 1 - « Regards décentrés : végétalité et animalité »</b> <b>Présidente de séance : Sylvie Bauer</b></p> <p>Géraldine Sfez (Université de Lille) <b>Raconter une « autre histoire ». L'histoire du point de vue des plantes : Kapwani Kiwanga et Yto Barrada</b></p> <p>Timothée Mvondo Eloundou &amp; Kodjo Attikpoé (université Mémorial) <b>Penser l'écologie avec Véronique Tadjo, pour tous les âges</b></p> <p>Jeanne Murray-Tanguay (UQÀM) <b>« Jardins d'idées, ou jardins de fleurs » : fabulations d'effondrements</b></p> <p>Jonathan Paquette (Université de Montréal) <b>Penser (avec) le non-humain : Autobiographie d'un poulpe de Vinciane Despret</b></p>	<p align="center"><b>Room : Loyola 296</b></p> <p><b>Session 2 - « Poétisation de crise : de l'expérience à l'acte d'écriture »</b> <b>Président de séance : Steven Urquhart</b></p> <p>Camille Deslauriers (UQAR), Anne-Marie Asselin (Organisation Bleue), Rose Gagnon-Yelle (auxiliaire de recherche, UQAR) <b>Écrire le plasticocène à huit mains dans une posture géopoétique, écoféministe et inclusive</b></p> <p>Pierre-Olivier Gaumond (UQÀM) <b>Récit de collaborations littéraires-écologistes : parler le trait d'union et la forêt boréale</b></p> <p>Benoîte Turcotte-Tremblay (Université de Montréal) <b>Écouter les voix de la décharge. Polyphonie discursive et espace sensible dans Freshkills de Lucie Taïeb</b></p> <p>Marie Julie (Chercheuse/poète indépendante) <b>Un poulpe, un cheval et la littérature</b></p>
18h00-19h30	<b>DINER LIBRE Loyola Conference Hall</b>	
19h30-20h30	<b>CONFÉRENCE PLÉNIÈRE McNally Auditorium Louise Boisclair (chercheuse indépendante) « Expérencier l'art écosphérique, une démarche inspirante et prometteuse » Président de séance : Jean-Jacques Defert</b>	

**VENDREDI 18 OCTOBRE 2024  
SAINT MARY'S UNIVERSITY**

8h00-8h30	<b>PAUSE SANTÉ Loyola 296</b>		
8h30-9h30	<b>CONFÉRENCE PLÉNIÈRE McNally Auditorium Jean-Paul Engélibert (Université Bordeaux-Montaigne) « Éléments pour une poétique de l'Anthropocène » Présidente de séance : Sophie Beaulé</b>		
9h30-11h00	<p align="center"><b>Room : Loyola 188</b> <b>Session 3 - « Scénarios de l'effondrement dans le roman d'anticipation »</b> <b>Présidente de séance : Caroline-Isabelle Caron</b></p> <p>Adam Spires (Université Saint Mary) <b>À la marge de l'Anglopocène : étude comparative des romans d'anticipation en Acadie et Aztlán</b></p> <p>Aya Umezawa (Université Meiji Gakuin) <b>Disparition ou fusion cosmique ? La fin de l'anthropocène vue par Etienne De Greeff, psychiatre et écrivain</b></p> <p>Arnaud Regnauld (Université Paris 8) <b>La fin du monde n'aura pas lieu : l'anthropocène selon Grégory Chatonsky</b></p>	<p align="center"><b>Room : Loyola 181</b> <b>Session 4 - « Écopoésie pour une crise écologique »</b> <b>Président de séance : Yves Ouallet</b></p> <p>Gabriele Belletti (Université de Floride) <b>Vers une mise en nature de la poésie</b></p> <p>Abdelhakim Moucherif (Université Cadi Ayyad) <b>La poésie à l'ère de l'anthropocène</b></p> <p>Péladeau-Houle, Mendel (Université St François-Xavier) <b>« Pourquoi est-ce toujours aussi ennuyeux de mourir ? » : crise écologique, poésie, langage</b></p>	<b>Rencontre des auteurices avec les élèves du programme BI à l'École Mosaïque</b>
11h00-11h30	<b>PAUSE SANTÉ Loyola 296</b>		
11h30-13h00	<p align="center"><b>Room : Loyola 188</b> <b>Session 5 - « Téléologies, cyclicités et crises de représentations »</b> <b>Présidente de séance : Nicole Neatby</b></p> <p>Adina Balint (Université de Winnipeg) <b>Rythmes de vie à contre-courant de l'accélération du temps dans l'Anthropocène (Clara Arnaud et Maylis de Kerangal)</b></p> <p>Caroline-Isabelle Caron (Université Queen's) <b>Capitalisme légal et imaginaires généalogiques au Canada français actuel : futilité des temporalités modernes et post-modernes dans La Frugalité du temps de Sylvie Bérard</b></p>	<p align="center"><b>Room : Loyola 181</b> <b>Session 6 - « Implicites écopolitiques »</b> <b>Présidente de séance : Corina Crainic</b></p> <p>Gina Abi Karam (chercheuse indépendante) <b>Littérature de l'anthropocène dans Nos Frères Inattendus d'Amin Maalouf</b></p> <p>Daouda Njipendi Mounyiche (Université de l'Alabama) <b>Surveillance et écologie dans Dernières nouvelles du futur : une analyse liberticide des avancées technologiques</b></p>	

	Christina Brassard (Université Dalhousie) <b>Discours de l'Anthropocène dans Kanatuut (2023) de Natasha Kanapé Fontaine</b>		
13h00-14h30	<b>PAUSE REPAS</b> McNally Auditorium		
14h30-16h00	<p style="text-align: center;"><b>Room : Loyola 188</b></p> <p><b>Session 7 - « Solastalgie et crise du politique »</b> <b>Président de séance : Marc Doucet</b></p> <p>Alain Deneault (Université de Moncton · Campus de Shippagan) <b>Une écologie politique en mal d'objet. Étiologie de l'écoangoisse</b></p> <p>Irène Chassaing (Université du Manitoba) <b>Culpabilité écologique et culpabilité tragique dans L'habitude des bêtes de Lise Tremblay</b></p> <p>Diana Mistreanu (Université de Passau) <b>Nunavik anthropocène : espaces, paysages et affect dans l'œuvre romanesque de Juliana Léveillé-Trudel</b></p>	<p style="text-align: center;"><b>Room : Loyola 181</b></p> <p><b>Session 8 - « Matérialisme mortifère et monstrosité »</b> <b>Présidente de séance : Christina Brassard</b></p> <p>Jeri English (Université de Toronto Scarborough) <b>La consommation de l'espèce humaine : zombies, cannibales et vampires à l'ère du Capitalocène</b></p> <p>Jean-Jacques Defert (Université Saint Mary) <b>Figures monstrueuses du colonialisme dans l'œuvre cinématographique de Jeff Barnaby</b></p> <p>Faten Madhoui (CÉGEP Dawson) <b>Sade : Un philosophe anthropocène ?</b></p>	
16h00-16h30	<b>PAUSE SANTÉ</b> Loyola 296		
16h30-17h30	<p style="text-align: center;"><b>Room : Loyola 188</b></p> <p><b>Session 9 - « Boucles temporelles : de Néandertal à Sapiens »</b> <b>Présidente de séance : Christina Brassard</b></p> <p>Emmanuel Buzay (chercheur indépendant) <b>Préhistoire 2.0 et anthropocène dans le roman de Noëlle Michel Demain les ombres</b></p> <p>Élaine Després (UQÀM) <b>Et si Néandertal avait la solution? Le (nouveau) grand récit de l'anthropocène précoce et de la révolution néolithique</b></p>	<p style="text-align: center;"><b>Room : Loyola 181</b></p> <p><b>Session 10 - « Crises anthropiques dans la pop et le métal »</b> <b>Président de séance : Jean-Jacques Defert</b></p> <p>Paolo Matteucci (Université Dalhousie) <b>Un anthropocène aux sonorités pop. Changement climatique et témoignage dans trois chansons contemporaines : « Nous » de Julien Doré, « Canzoncina » de Margherita Vicario et « Resilience » de Morgan Toney</b></p> <p>Nicholas Serruys (Université McMaster) <b>Catastrophes individuelle et collective explorées dans l'album "Le cœur de l'homme" (2022) du groupe de musique métal québécois Incandescence</b></p>	
17h30-20h00	<b>PAUSE DINER LIBRE</b>		
20h00-21h30	<b>TABLE RONDE AUTEURICES</b> McNally Auditorium <b>Antoine Desjardins; J.D. Kurtness; Lex Vienneau ; Élisabeth Vonarburg</b> Animation : Christina Brassard		

**SAMEDI 19 OCTOBRE 2024**  
**DALHOUSIE UNIVERSITY (MacCain Building)**

8h30-9h00	<b>PAUSE SANTÉ</b> Salon du Département de français		
9h00-11h00	<p align="center"><b>McCain 1102</b></p> <p><b>Session 11 - « Représentations contemporaines de la chasse : entre éthique et esthétique »</b>  <b>Présidente de séance : Élise Lepage</b></p> <p>Julien Defraeye (Université Saint-Thomas)  <i>La chasse, la survie ou l'amour [...] n'existent pas sans violence. » Herméneutique et prédation chez Marc Séguin</i></p> <p>Christian Guay-Poliquin (chercheur indépendant)  <b>Comment imagine-t-on l'avenir la chasse ?</b></p> <p>Scott Powers (Université de Mary Washington)  <b>Le glissement du sens sous le signifiant de la chasse : une analyse lacanienne de La Rage de Louis Hamelin</b></p> <p>Steven Urquhart (Université de Lethbridge)  <b>La Contemplation du mystère (2021), film d'Albéric Aurtenèche : chasser le rêve et la réalité</b></p>	<p align="center"><b>McCain 1116</b></p> <p><b>Session 12 - « Principes d'une poétique anthropocénique »</b>  <b>Présidente de séance : Hélène Machinal</b></p> <p>Marie Cazaban-Mazerolles (Université Paris 8)  <b>Récit, fiction et vraisemblance à l'heure de la crise climatique et écologique. Une lecture aristotélicienne de The Great Derangement par Amitav Ghosh</b></p> <p>Maxime Fecteau (UQÀM)  <b>Subjectiver le monde. L'essai à l'heure de l'Anthropo(s)cène</b></p> <p>Gwen Le Cor (Université Paris 8)  <b>Politique et poétique des écosystèmes numériques</b></p> <p>Mohamed Mahiout (poète photographe indépendant)  <b>Seing sur Terre : regard génésique sur la terre mère.</b></p>	<p align="center"><b>McCain 1170</b></p> <p><b>Session 13 - « Représentation de l'enfance et de la jeunesse dans la littérature de l'Anthropocène » 1</b>  <b>Présidentes de séance : Liza Bolen et Pooja Booluk-Miller</b></p> <p>Rohini Bannerjee (Université Saint Mary)  <b>Ce qui nous ronge: Fat Studies et Manger l'Autre d'Ananda Devi</b></p> <p>Chiara Falangola (Université du Nouveau-Brunswick, Campus de Fredericton)  <b>Nos fleurs et Nos oiseaux : préserver la flore et la faune québécoises par l'éthique du care et la poésie texte-image</b></p> <p>Ivoire Nadeau (Université Laval)  <b>L'enfant comme catalyseur d'espoir dans la fiction environnementale post-apocalyptique L'avenir (2020) de Catherine Leroux</b></p>
11h00-11h30	<b>PAUSE SANTÉ</b> Salon du Département de français		
11h30-	<p align="center"><b>McCain 1102</b></p> <p><b>Session 14 - « Réflexivité critique de l'anthropisation des espaces »</b>  <b>Président de séance : Julien Defraeye</b></p> <p>Élise Lepage (Université de Waterloo)  <b>De l'ère géologique à la quotidienneté : quelques paramètres écopoétiques</b></p> <p>Chloé Persillet (Université Paul-Valéry Montpellier 3)</p>	<p align="center"><b>McCain 1116</b></p> <p><b>Session 15 - « Penser l'habiter après la fin du monde » 1</b>  <b>Président de séance : Arnaud Regnaud</b></p> <p>Sylvie Bauer (Université Rennes 2)  <b>« It was...beyond insanity » : du corps comme lieu de reconfiguration du vivant dans Dawn d'Octavia Butler</b></p>	<p align="center"><b>McCain 1170</b></p> <p><b>Session 16 - « Représentation de l'enfance et de la jeunesse dans la littérature de l'Anthropocène » 2</b>  <b>Présidentes de séance : Liza Bolen et Pooja Booluk-Miller</b></p> <p>Kodjo Attikpoé (Université Mémorial)  <b>Fictions romanesques pour la jeunesse et écologie : perspectives dystopiques.</b></p> <p>Aicha Bettane (Université Ibn Khaldoun)  <b>Climat et conflit : la sensibilisation à travers la dystopie dans la BD Réfugiés</b></p>

13h00	<p><b><i>Paysages de l'anthropocène à l'anthropofuge : la beauté du monde sauvera ?</i></b></p> <p>Cécilia Camoin (Lycée privé Les Francs Bourgeois) <b><i>La végétalité littéraire comme entrelac de l'anthropocène : comment (re)tisser le monde par le bas ?</i></b></p>	<p>Nicolas Bernier-Wong (Université de Toronto) <b><i>Comment vivre « après » : à la recherche de l'anthropocène dans la littérature postapocalyptique</i></b></p> <p>Pascal Riendeau (Université de Toronto Scarborough) <b><i>À la recherche d'une littérature. Visions anthropocéniques et postapocalyptiques</i></b></p>	<p><b>climatiques &amp; castagnettes de David Ratte</b></p> <p>Laurianne Perzo (Université de Lyon) <b>Enfance et environnement dans le théâtre pour la jeunesse : une dialectique entre bouleversement individuel et climatique</b></p>
13h00-14h00	<p><b>PAUSE REPAS</b> Département d'études françaises, McCain 1102</p>		
14h00-15h00	<p><b>CONFÉRENCE PLÉNIÈRE</b> Mona Campbell 1108 Joëlle Papillon (Université McMaster) « Morsures : Vulnérabilité, intimité humainanimale et violence interespèce dans <i>Frappabord</i> de Mireille Gagné » Présidente de séance : Juliette Valcke</p>		
15h00-17h00	<p style="text-align: center;"><b>McCain 1102</b></p> <p><b>Session 17 - « Autres regards sur le dominant »</b> Présidente de séance : Irène Chassaing</p> <p>Corina Crainic (Université de Moncton) <b><i>Montréal, Haïti. Du pays natal à la maison rêvée chez Dany Laferrière</i></b></p> <p>Sophie Beaulé (Université Saint Mary) <b><i>Nous solitaire, solidaire, révolutionnaire chez Wendy Delorme et Josée Marcotte</i></b></p> <p>Julien Desrochers (Université de Moncton) <b><i>Écrire l'Acadie sans la nommer : Derrière les embruns de René LeBlanc</i></b></p>	<p style="text-align: center;"><b>McCain 1116</b></p> <p><b>Session 18 - « Penser l'habiter après la fin du monde » 2</b> Présidente de séance : Éline Després</p> <p>Hélène Machinal (ACE, Rennes 2) « “[...] we have a different story” : Thrust de Lidia Yuchnavitch »</p> <p>Jean-François Chassay (UQÀM) <b><i>Hors sol de Pierre Alferi : le déplacement du regard</i></b></p> <p>Yves Ouallet (Université du Havre) <b><i>Humains, trop inhumains. Par-delà l'anthropo-s-cène Pour une esthétique et une éthique de l'ère du vide</i></b></p>	
17h00-18h30	<p><b>ASSEMBLÉE GÉNÉRALE APLAQA</b> McCain salle 1102</p>		
19h00-21h00	<p><b>BANQUET</b> RESTAURANT The McKelvie's 1680 Lower Water St.</p>		

## -Description des conférences plénières-

**Louise Boisclair, chercheuse indépendante et critique d'art - « Expérencier l'art écosphérique, une démarche inspirante et prometteuse »**

**Jeudi 17 octobre, 19h30-20h30**

**Lieu : McNally Auditorium (Université Saint Mary)**

La mermérosité (Glenn Albrecht, 2019), cet état d'inquiétude anticipant la mort possible du monde familier, caractérise l'anthropocène en cours, causé par les forces capitalo-industrielles destructrices de l'écosphère et de sa biodiversité. Par définition, l'écosphère renvoie tant au macrocosme de la planète Terre qu'au microcosme d'une petite motte de terre d'où émerge le vivant. *L'art écosphérique* (Louise Boisclair, 2021), au lieu de les opposer, englobe l'art anthropocénique qui dénonce et revendique, l'art écologique qui soigne et répare, et toute œuvre qui révèle des dimensions méconnues de la Terre (Paul Ardenne, 2018 ; Linda Weintraub 2012 ; Andrew Brown, 2014). Après avoir présenté les caractéristiques fondatrices de ce type d'art, nous explorerons une variété d'œuvres exemplaires, à la fois critiques, réflexives et poétiques, dont celles des artistes franco-américains Philippe Boissonnet (holographie et copy art), Chantal Dumas (art radio et composition acousmatique), Marie-Hélène Parant (art interactif), Jean-Pierre Aubé (performance et enregistrement de cellulaire), Lorraine Beaulieu (installation participative et récupération), Nicole Fournier (performance et permaculture), François Quévillon (art multidisciplinaire), Pépite et Josèphe (marche, recyclage, archéologie inversée et intelligence artificielle), Lise-Hélène Larin (installation participative et récupération), Christian Calon (art audiovisuel et *road movie*) et leurs enjeux planétaires. Nous découvrirons ensuite les conditions par lesquelles l'art écosphérique, avec son inestimable pouvoir symbolique, peut inspirer une « génération symbiocène » (respect du vivant toutes espèces confondues), dans les termes d'Albrecht.

Enfin, au lieu de consommer une œuvre durant 15 à 30 secondes pour sauter à la suivante, délai habituel, nous envisagerons de l'« expérencier » (entre faire l'expérience de... et expérencier avec un protocole) afin de développer une « démarche transformatrice », de l'œuvre, de soi et du monde. En nous attardant à la mise en œuvre, nous pouvons ressentir des effets et noter des questions, en faire un récit, puis théoriser l'expérience du connaître en acte, en l'enrichissant avec la banque du savoir. Cette démarche dynamique et spirale, entre art et vie, permet d'inspirer et d'inventer un mode de vie en harmonie avec le vivant.

**Jean-Paul Engélibert, professeur à l'Université Bordeaux Montaigne - « Éléments pour une poétique de l'Anthropocène »**

**Vendredi 18 octobre, 8h30-9h30**

**Lieu : McNally Auditorium (Université Saint Mary)**

Un des traits marquants du Capitalocène est ce que le philosophe Baptiste Morizot et l'anthropologue Nastassja Martin proposent de nommer « retour du temps du mythe » (Morizot et Martin, 2018). Dans les cosmologies animistes, le temps du mythe désigne « un temps d'avant le temps, dans lequel les êtres sont encore indistincts. Les formes de vies ne sont pas encore séparées. Les animaux ne sont pas encore distincts des humains. Le sol solide sur lequel déployer une vie spécifique et individualisée n'existe pas encore. C'est une situation métamorphique, protéiforme » (Morizot et Martin, 2018).

C'est une des caractéristiques du temps du mythe chez les peuples animistes : « d'un point de vue conceptuel, on ne dispose pas de *statut* précis à [...] donner [aux êtres de la nature], et surtout, les *relations* qu'on entretient avec eux ne sont pas encore *stabilisées* » (Morizot et Martin, 2018). De même aujourd'hui, le bouleversement climatique – et aussi les évolutions les plus récentes de la

biologie – affecte l'idée que nous nous faisons des êtres vivants et donc nos rapports avec eux. Dans les termes de Morizot et Martin :

Il y a un peu partout, par exemple dans les textes des chercheurs, des arbres qui se mettent à communiquer entre eux [...] ; des forêts qui se mettent à penser ; des champignons qui deviennent partenaires, des communautés bactériennes qui deviennent des alliées symbiotiques, des virus pensés comme des espèces compagnes, et des fleuves qui deviennent des personnes de Droit. Il y a toute une série de non-humains qui commencent à faire des choses qu'ils n'étaient pas censés faire. Leurs statuts ne sont plus stabilisés suivant les normes épistémologiques, juridiques, ontologiques et politiques de la modernité.

Si le Capitalocène est ce moment de remise en cause de la modernité qui déstabilise nos relations avec le vivant, on peut poser que la littérature contemporaine a pour vocation de nous aider à penser celles-ci à nouveaux frais. Au retour au temps du mythe diagnostiqué par les philosophes, la littérature peut opposer une *poétique de l'Anthropocène* (quel que soit son nom, Capitalocène, Plantationocène ou autre).

On pourra dégager trois solutions observées dans la littérature contemporaine, qui toutes articulent le récit à des savoirs positifs, dans une démarche rationnelle qui retient les acquis des sciences modernes.

- Le conte philosophique qui fonde une fiction sur une conjecture rationnelle et en explore les conséquences, à la manière de Vinciane Despret, *Autobiographie d'un poulpe*, Donna Haraway, "Histoires de Camille", ou Ursula Le Guin, "The Author of the Acacia Seeds".
- Le récit d'ancrage qui analyse ou évalue notre lien au lieu ou au milieu vivant, ou mesure notre position d'être humain face aux autres vivants. On peut citer à titre d'exemples Nastassia Martin, *Croire aux fauves*, Val Plumwood, *Dans l'oeil du crocodile*, ou différemment Joëlle Zask, *Se tenir quelque part sur la terre*. Ces récits ou réflexions à la fois ontologiques et éthiques nous resituent dans le monde, au sein d'un milieu vivant dont nous sommes des acteurs parmi d'autres.
- La traduction des milieux, qui fait parler le monde ou se met à son écoute. Comme le montre l'anthropologue Eduardo Kohn, tout être vivant émet des signes qui peuvent être interprétés, c'est-à-dire traduits. On pourra se reporter à Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, Camille de Toledo, *Le fleuve qui voulait écrire*, Elisabeth Filhol, *Doggerland*.

On décrira les procédés de ces textes fictionnels et non-fictionnels et on en situera les enjeux. Ils proposent, au temps du mythe, un retour à la raison : non pas la Raison universelle des Modernes, mais une raison située, ou ce qu'on pourrait appeler avec le philosophe Thom Van Dooren un pluralisme situé : une attention au milieu vivant qui impose de considérer, dans chaque situation particulière, chaque écosystème local, comme à l'échelle de la Terre tout entière, tous les points de vue humains et non-humains à égalité et de favoriser les négociations entre tous ceux qui doivent cohabiter. « Le pluralisme situé nous impose d'endosser la tâche partagée qui consiste à écouter, à porter assistance, à expérimenter ensemble, aux innombrables points de rencontre des êtres vivants, pour proposer des possibilités de cohabitation » (Van Dooren, 2022).

**Joëlle Papillon, professeure à l'Université McMaster - « Morsures : Vulnérabilité, intimité humainanimale et violence interespèce dans *Frappabord* de Mireille Gagné »  
Samedi 19 octobre, 14h-15h00  
Lieu : Mona Campbell 1108 (Université Dalhousie)**

Dans *Frappabord* (2024), Mireille Gagné met en scène l'arrogance de notre espèce, qui s'imagine pouvoir interférer impunément avec les vies autres-qu'humaines par l'expérimentation scientifique et une gestion du territoire ne prenant pas en compte les intérêts autres-qu'humains. Trois fils narratifs inquiétants se croisent : (1) en 1942, un entomologiste se trouve contraint de participer à la création de redoutables armes bactériologiques ; (2) de mystérieux épisodes de violence éclosent alors que des insectes piqueurs tourmentent une population humaine excédée par une canicule sans fin ; (3) dans des chapitres à la tonalité érotique troublante, une mouche piqueuse traque sa victime.

Nous verrons d'abord comment *Frappabord* utilise la multi-temporalité (1942, 2024, 2028) pour condamner notre manque de considération pour les autres vivants ainsi que pour les conséquences de



nos actions. Je m'intéresserai ensuite à la façon dont Gagné utilise le point de vue de l'insecte pour contester l'exceptionnalisme humain en dotant la mouche d'une riche vie intérieure, mais aussi en nous ramenant au statut vulnérable de proie, voire de viande. Dans l'acte de rompre la peau humaine pour se nourrir, les « frappabords » de Gagné créent des situations d'intimité où les frontières des corps se révèlent pénétrables, sans consentement. Je montrerai enfin comment les animaux autres-qu'humains portent sur notre espèce un regard qui nous accuse et nous rend responsables de la dévastation écologique et de formes de violence interespèce qui dépassent la seule prédation. Nous avons été jugés par ceux dont nous n'avons jamais considéré le point de vue : « Vous êtes partout. Vous ne pensez qu'à vous. [...] Vous défigurez tout sur votre passage. [...] En cet instant précis, vous devriez ressentir de la peur. [...] Ne captez-vous pas le signal de rage que notre espèce s'envoie désormais pour vous attaquer ? » (p. 152) Avec *Frappabord*, Gagné dénonce les ravages de l'Anthropocène en dotant des êtres minuscules d'affects complexes et d'intentions politiques, tout en soulignant la grande vulnérabilité humaine.

### -Description des communications-

**Session 1 - « Regards décentrés : végétalité et animalité »**

**Jeudi 17 octobre, 15h30-17h00**

**Lieu : Loyola 188 (Université Saint Mary)**

**Présidente de séance : Sylvie Bauer**

**Géraldine Sfez (Université de Lille, France)**

***Raconter une « autre histoire ». L'histoire du point de vue des plantes : Kapwani Kiwanga et Yto Barrada***

Partant du constat d'une double difficulté, d'une part à *concevoir* et d'autre part à *visualiser* ce que recouvre le terme d'anthropocène, cette communication propose de réfléchir à la manière dont certains artistes explorent et investissent aujourd'hui les questions liées à l'anthropocène sous le prisme du végétal. Comment ces artistes peuvent-ils nous aider à comprendre cette crise qui, si l'on suit l'écrivain Amitav Ghosh, est tout autant une crise du climat qu'une « crise culturelle, et donc une crise de l'imagination » ? Dans quelle mesure leurs œuvres (installations, photographies ou vidéos) peuvent-elles reconfigurer notre regard en s'attachant à développer d'autres points de vue qu'un point de vue strictement humain ?

À partir d'une analyse croisée du travail de l'artiste franco-canadienne Kapwani Kiwanga et de l'artiste franco-marocaine Yto Barrada, il s'agira d'interroger le décentrement qu'elles proposent en prenant l'histoire des plantes, ou ce qu'Yto Barrada appelle « la botanique du pouvoir », comme point de départ de leurs œuvres.

Appréhender l'histoire du point de vue des végétaux, comme le fait Kapwani Kiwanga dans ses installations – *Flowers for Africa* (2012-en cours), *Morogoro White Gold* (2016) ou *Oryza* (2021) par exemple – ou Yto Barrada dans sa série de photographie *Iris Tingitana* (2007), permet ainsi d'écrire une histoire, parallèle et connexe à la nôtre, mais qui suit sa propre voie. Cette « autre histoire » que proposent les deux artistes n'est pas sans rappeler celle dont parle l'autrice de science-fiction Ursula K. Le Guin dans son texte « La fiction-panier » qui souligne l'urgence qu'il y a à sortir des schémas narratifs dominants et à inventer de nouvelles formes de récit.

Avec *Flowers for Africa* ou *Iris Tingitana*, Kiwanga et Barrada conçoivent de fait une « autre histoire », une histoire élargie qui prend en compte les graines, les plantes, les fleurs et démontre ainsi que les végétaux, loin d'être périphériques ou simplement décoratifs, sont pleinement constitutifs de notre histoire. Leurs œuvres répondent ainsi au texte de Le Guin et montrent comment le *tournant végétal* de l'art contemporain (et des sciences humaines en général) peut permettre de dessiner de nouveaux rapports au vivant, de nouveaux récits et de nouvelles topologies.

**Timothée Mvondo Eloundou & Kodjo Attikpoé (Memorial University of Newfoundland, Canada)**

***Penser l'écologie avec Véronique Tadjó, pour tous les âges***

Véronique Tadjó s'inscrit dans la totalité littéraire. En d'autres termes, elle est ce que nous appellerons une écrivaine totale, qui écrit pour tous les âges. En enjambant les frontières littéraires, elle adopte une conception de la littérature aux antipodes de celle qui établit une hiérarchisation des genres ou qui confine certaines catégories d'œuvres dans les marges de l'institution littéraire. La production de cette écrivaine d'origine ivoirienne, qu'elle s'adresse au jeune lecteur ou à un public adulte, se caractérise par une continuité, notamment sur le plan thématique. Ainsi, toute son œuvre se définit comme une méditation sur la vie dont participe aussi le regard sur les défis environnementaux de l'heure. Nous nous proposons de montrer comment l'œuvre de Véronique Tadjó cherche à faire prendre conscience aux lecteurs de tous âges des enjeux écologiques, et ce, à travers la représentation de l'arbre. Notre corpus se composera de trois ouvrages : le roman pour adultes *En compagnie des hommes* (2017), l'album *Les enfants qui plantait des arbres* (2013) et le roman pour la jeunesse *Le voyage de Yao* (2019). Dans le roman destiné aux adultes, le personnage narrateur est un arbre ; à travers son regard, l'œuvre dénonce l'attitude prédatrice des humains, beaucoup plus portés à détruire l'environnement. Quant à l'album, il présente une dimension intertextuelle, il est inspiré du célèbre récit *L'homme qui plantait des arbres* de Jean Giono. *Le voyage de Yao*, lui, est une novélisation, c'est-à-dire une mise en roman du film éponyme. Quoique les questions liées à l'environnement ne constituent pas le thème principal de ce roman, elles y apparaissent en filigrane à travers la présence de l'arbre.

**Jeanne Murray-Tanguay (UQÀM, Québec, Canada)**

**« Jardins d'idées, ou jardins de fleurs » : fabulations d'effondrements**

Cette communication sera l'occasion d'étudier *L'espèce fabulatrice* (2023), adaptation théâtrale libre de l'essai éponyme de Nancy Houston (2008) signée par l'artiste québécoise Michelle Parent. Dernier opus de son « Cycle de la collapsologie », la pièce est le résultat d'une écriture collaborative de plateau. Sur scène, six acteur·trices et non-acteur·trices ayant vécu un effondrement intime explorent les récits qu'il·elles ont fabriqués pour se reconstruire. En amont de la création, il·elles ont procédé à l'écoute intensive de discours médiatiques et politiques portant sur les points de rupture environnementaux. Ces matériaux sonores, diffusés au cours de la représentation, invitent à réfléchir aux récits qui s'effritent et à ceux que nous devons collectivement (ré)inventer à l'heure de l'« effondrement systémique mondial » (Cochet, 2019). Il s'agira d'observer comment l'« esthétique écologique » (Sermon, 2017) à l'œuvre dans le spectacle façonne un récit qui apparaît en phase avec les crises auxquelles notre époque fait face. Structurée en quarante « Recommencements », la pièce tourne à vide et signale la difficulté à fabuler en temps de catastrophe ; en évacuant « les impératifs d'efficacité et de résolution qui en principe régissent [...] la temporalité dramatique », elle engendre une expérience « du temps qui ne se born[e] plus à celle du projet, de la productivité, du retour sur investissement » (Sermon, 2018, p. 10) et amène à questionner le mythe du progrès. Le chœur chorégraphique auquel se livrent les interprètes, de même que l'absence de conflit dans la pièce, soulignent la nécessité de faire front commun dans le développement de « stratégies de résilience » (Sinaï et al., 2015). Le dispositif scénique, « désanthropologisé » (Garcin-Marrou, 2019), accueille des végétaux : de représentation en représentation, les interprètes prennent soin de tournesols en serre, rappelant l'importance de considérer et d'inclure le « plus-qu'humain » (Hope, 2017) dans l'élaboration de ces stratégies ; il faudra se « salir les mains » pour faire pousser des « jardins d'idées, ou jardins de fleurs » (Théâtre Aux Écuries, 2023) dans un monde qui s'écroule.

**Jonathan Paquette (Université de Montréal Québec, Canada)**

***Penser (avec) le non-humain : Autobiographie d'un poulpe de Vinciane Despret***

Dans sa nouvelle intitulée « Autobiographie d'un poulpe » (2021), la philosophe des sciences et écrivaine de fiction Vinciane Despret met en scène un monde dans lequel les poulpes auraient trouvé un moyen bien à eux d'inscrire leur pensée dans la matière – d'écrire – et les humains auraient appris à déchiffrer cette pensée, accédant ainsi à une forme d'intériorité radicalement différente de la leur. Dans ma communication, je chercherai à montrer que ce travail de l'imaginaire nous permet de revoir notre conceptualisation du vivant. Concrètement, il s'agira de comprendre la nouvelle de Despret comme un outil heuristique : elle met en place un cadre fictionnel – science-fictionnel – qui interroge et conteste notre manière de comprendre le vivant, notamment en révélant les présupposés sur lesquels elle repose. Cet exercice se veut une invitation à se faire sensible aux diverses formes de vies non-humaines et à reconsidérer nos manières d'habiter le monde. En m'appuyant sur le travail de Peter Swirski (2006), je tisserai un parallèle entre la mise en scène de Despret et l'expérience de pensée tel qu'elle se manifeste en science et en philosophie : cet exercice par lequel les penseurs développent un récit afin de mettre à l'épreuve un concept ou d'explorer très concrètement les implications d'un problème abstrait. Grâce à une mise en scène mentale qui procède d'un travail de l'imaginaire, ils améliorent leur compréhension du monde. Interpréter la nouvelle de Vinciane Despret à partir de l'expérience de pensée nous permet de réellement saisir l'ampleur et la puissance épistémique de ce qu'elle propose.

---

**Session 2 - « Poétisation de crise : de l'expérience à l'acte d'écriture »**

**Jeudi 17 octobre, 15h30-17h00**

**Lieu : Loyola 296 (Université Saint Mary)**

**Président de séance : Steven Urquhart**

**Camille Deslauriers (UQAR), Anne-Marie Asselin (Organisation Bleue), Rose Gagnon-Yelle (auxiliaire de recherche, UQAR)**

***Écrire le plasticocène à huit mains dans une posture géopoétique, écoféministe et inclusive***

Peut-on tisser des liens entre les pratiques fragmentaires et collectives du récit et des échantillons d'eau comportant des microplastiques, d'une part, et s'inspirer de résidus plastiques trouvés sur les berges du Saint-Laurent, de l'autre, faisant ainsi écho, en création littéraire, au travail de collègues scientifiques avec qui on collabore pendant des missions sur des voies maritimes ?

C'est là l'hypothèse sur laquelle s'appuyait *L'Expédition bleue*, <https://www.organisationbleue.org/expeditionbleue>, une expédition inclusive, écoféministe et géopoétique rythmée par une quinzaine d'escales et sous-tendue par des enjeux écologiques desquels se sont inspirées quatre écrivaines de l'Université du Québec à Rimouski : deux professeures d'université en lettres et création littéraire et deux écrivaines de la relève, inscrites à la maîtrise en lettres, profil création. Dès lors, comment représenter les menaces qui pèsent sur les écosystèmes des voies et des berges maritimes explorées pendant les missions (la pollution plastique et microplastique prélevée dans l'eau et sur les rives) au sein de textes littéraires fragmentaires et interdisciplinaires destinés à être publiés illico, en ligne, telles que des entrées de carnets, des fragments et des cartes postales poétiques ? Comment structurer le carnet lorsque de telles contraintes guident à la fois l'écriture des textes autonomes *et* collectifs ? Comment des approches telles que la géopoétique et l'écoféminisme nourrissent-elles le travail d'écriture et de réécriture quand vient le temps d'évoquer les problématiques environnementales des espaces maritimes à l'heure de l'Anthropocène ? Voilà autant de questions qui orienteront la communication proposée par l'équipe littéraire ayant participé à la mission interdisciplinaire de *L'Expédition bleue*, laquelle réunissait 7 femmes de lettres et de sciences du Québec ayant vécu et collaboré sur l'imposant voilier Ecomaris, pendant un périple de 21 jours qui les a menées de Sept-Îles aux îles de la Madeleine, en passant par Anticosti, Mingan, Terre-Neuve et Labrador, à l'été 2022.

Convoquer ce projet au colloque « Expressions littéraires et artistiques de l'anthropo(s)cène – Halifax 2024 » nous amènera à réfléchir sur nos thèmes, sur les formes littéraires et sur les processus poétiques qui les sous-tendaient. D'un côté, nous reviendrons sur l'écriture d'entrées collectives ou

individuelles d'un carnet de bord virtuel consacré tantôt à la mission, tantôt à la vie en mer, tantôt à l'écoanxiété ou au protocole de recherche-création qui a mené l'équipe littéraire à choisir la narration au « on » et au « nous ». De l'autre, nous nous pencherons sur les cartes postales poétiques que nous avons produites, dont les photographies ont été prises *in situ* et dont les textes ont été rédigés pendant les périodes de navigation, les sorties sur le terrain ou au mouillage.

**Pierre-Olivier Gaumond (UQÀM, Québec, Canada)**

***Récit de collaborations littéraires-écologistes : parler le trait d'union et la forêt boréale***

Le projet de recherche interuniversitaire et transdisciplinaire *Réécrire la forêt boréale* (RFB), dirigé par un groupe de professeur.es de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, est un espace de réflexion et de création littéraire où une équipe de chercheur.euse.s en études littéraires et en écologie forestière sont appelés à « conjuguer des savoir-faire littéraires et écologistes [... , à] développer le potentiel littéraire latent de recherches en sciences naturelles [et à] faire une *nature writing* en résonance avec des recherches actuelles. » (UQÀM, 2023) En tant que membre étudiant de RFB, j'ai été amené à réfléchir aux enjeux provoqués par la confrontation entre ma perspective de chercheur-créateur spécialisé en théâtre et des recherches de pointe en écologie forestière. Cette communication décrira, d'une part, le projet de recherche RFB comme un espace qui déplace les relations habituelles entre les sciences, les lettres et le plus-qu'humain (Hope, 2017). D'autre part, il s'agira de raconter mon propre processus d'écriture et de découverte qui aura lieu tout au long de l'année 2023-2024, alimenté par une réflexion des eskers comme hyperobjets (Morton, 2003).

D'emblée, le projet va à l'encontre du « grand partage de l'enchantement » (Zhong Mengual et Morizot, 2018) en proposant de poétiser et de « re-littériser » des connaissances scientifiques, réinvestissant du sensible dans des disciplines menées par une volonté d'objectivité. Au cours de l'année 2023-2024, le projet s'articule autour de la thématique de l'esker, soit de longues crêtes géologiques créées par des « processus fluvioglaciaires » (MRNFQ, 2021). Ces eskers sillonnent le territoire de l'Abitibi-Témiscamingue et agissent (entre autres) comme filtre pour des réserves souterraines d'eau d'une pureté exceptionnelle. De ce fait, plusieurs municipalités puisent leur eau potable dans ces réserves : l'histoire entière du développement urbain et industriel de la région – où l'exploitation des eskers constitue un enjeu économique central – est ainsi intimement lié à l'histoire de ces eskers, qui affectent la totalité des écosystèmes d'Abitibi depuis 10 000 ans. Ils m'apparaissent comme un hyperobjet tel que le décrit le penseur écologiste Timothy Morton (Morton, 2003), qu'il s'agira d'explorer de l'intérieur.

Les recherches en paléoécologie de deux membres étudiantes uqatiennes du projet RFB tentent d'explorer l'histoire de ces eskers avant l'arrivée des coupes forestières à partir de bois de drave et de carottes de sédiments recueillis au fond des lacs d'eskers : ces recherches, très proches d'une enquête policière, apparaissent comme une manière d'entrer en contact avec cette autre histoire – celle des eskers – à partir des traces laissées par le temps et les activités humaines. Ce faisant, elles nous donnent accès à tout un récit avant l'Anthropocène et le développement industriel, rythmé par les feux de forêt et les épidémies d'insectes. Produire un matériau littéraire à partir de ces recherches apparaît ainsi comme une véritable « écriture de l'enquête » (Demanze, 2019), qu'il s'agira de déplier dans la deuxième partie de cette communication.

**Benoîte Turcotte-Tremblay (Université de Montréal, Québec, Canada)**

***Écouter les voix de la décharge. Polyphonie discursive et espace sensible dans Freshkills de Lucie Taïeb***

Dans son essai narratif intitulé *Freshkills. Recycler la terre* (2019), Lucie Taïeb raconte sa visite, en 2015, d'une ancienne décharge située sur Staten Island à New York, pour tenter de toucher le nœud sensible de sa propre fascination pour les déchets, dont la masse croissante, pressent-elle, menace de nous engloutir peu à peu. Tandis que se poursuit le long processus d'assainissement qui permettra de faire de Fresh Kills un vaste parc urbain promouvant les pratiques durables telles que le compost et le

recyclage, l'autrice s'interroge sur les implications sémantiques d'une telle transformation, qui prétend « recycler la terre » et lui restituer ainsi son caractère naturel et pur. Employant dans le récit de son enquête (Demanze, 2019) une polyphonie discursive qui laisse s'exprimer plusieurs voix et leur prête l'oreille, Taïeb examine son malaise face à la question des déchets et de notre rapport à ceux-ci. Au sein d'une société aseptisée dont les politiques sanitaires entendent essentiellement « gérer » les déchets pour maintenir un ordre politique et social (Liboiron et Lepawsky, 2022), quel espace reste-t-il pour réfléchir à ce que révèlent notre dégoût de ceux-ci, notre désir de les soustraire à tout prix à notre vue et notre propension à en produire toujours davantage, ignorant les conséquences sociales et environnementales engendrées?

Ma communication mettra en lumière l'articulation poétique, narrative et discursive de l'ex-décharge que déploie l'autrice en faisant de cette relation irrésolue aux déchets une question de langage et d'écoute attentive du monde qui nous entoure. J'analyserai ainsi les voix plus qu'humaines, spectrales, et dissonantes qui s'élèvent autour de l'ancienne décharge et montrerai comment elles contribuent à en faire un espace sensible et signifiant où la matière vibre (Bennett, 2010) et la pensée s'agite.

**Marie Julie (Chercheuse/poète indépendante, France)**  
***Un poulpe, un cheval et la littérature***

De l'analyse de deux œuvres contemporaines « *Autobiographie d'un poulpe* » de Vinciane Despret, et « *mort d'un cheval dans les bras de sa mère* » de Jane Sautière, nous questionnons les enjeux de la métaphorisation du vivant dans les gestes de littérature actuelle. Notre questionnement s'éclaire par les notions d'intelligences multiples et de nouvelles cosmogonies.

Comment se manifeste cette métaphorisation du vivant ? Est-ce qu'à l'heure de la « *Chthulucène* », terme qu'utilise Donna Haraway pour définir le moment actuel, la littérature peut nous inviter à partager le langage avec d'autres formes de vies ? Nous tenterons de proposer quelques pistes d'arpentages et de proposer une hypothèse de réponse à ce questionnement, de manière située.

Cette hypothèse de réponse dans un format de conférence performée d'un texte hétérogène composite constitué d'une analyse et d'un micro-récit intercalaire entre nos autrices, une narratrice, un poulpe, une jument et une anguille dans lieu habitable pour toutes ces espèces réunies le temps d'une fiction.

---

**Session 3 - « Scénarios de l'effondrement dans le roman d'anticipation »**

**Vendredi 18 octobre, 9h30-11h00**

**Lieu : Loyola 188 (Université Saint Mary)**

**Présidente de séance : Caroline-Isabelle Caron**

**Adam Spires (Saint Mary's University, NS, Canada)**

***À la marge de l'Anglopocène : étude comparative des romans d'anticipation en Acadie et Aztlán***

La dynamique d'indépendance culturelle en marge de la société nord-américaine semble invariablement liée à un instinct atavique vis-à-vis les origines et, chez certains auteurs Acadiens, Chicanos et Mexicains, à une vision dystopique du futur.

Conformément à ce bilan, ce sont les priorités peu judicieuses de l'économie centriste qui ont semé les graines de sa propre destruction et de celle du monde entier, à commencer bien sûr par les cultures marginales les plus vulnérables. Dans cette communication nous comparons et contrastons ces avertissements sur l'avenir qui se lisent à la fois fataliste et peut-être même prescients.

**Aya Umezawa (Université Meiji Gakuin, Japon)**

***Disparition ou fusion cosmique ? La fin de l'anthropocène vue par Etienne De Greeff, psychiatre et écrivain***

Ayant vécu l'occupation allemande, Étienne De Greeff, psychiatre belge, fut témoin d'une inhumanité qui, néanmoins, ne lui a pas semblé être l'apanage des nazis. En effet, selon lui, cette inhumanité pouvait s'expliquer par l'instinct de défense, lequel aurait influencé la perception que les gens de l'époque avaient du monde extérieur.

L'instinct de défense est ce qui protège, de toute antiquité, les hommes contre les menaces inconnues. Cependant, si cet instinct agit à l'excès, les hommes finissent par considérer comme ennemi tout ce qui les entoure, de la nature jusqu'aux hommes, ce qui amène à tout détruire. Il s'exerce même en temps de paix. Selon De Greeff, c'est grâce à l'instinct de défense que les hommes, considérant l'environnement comme leur ennemi, ont pu commencer à exploiter le sol et le sous-sol de la Terre et faire comme si le monde était à leur disposition, ouvrant ainsi la voie à l'anthropocène. Mais cela n'a pas été sans compensation : l'homme s'est isolé, perdant ce que Max Scheller appelle la « fusion cosmique ». Ce que le vingtième siècle a entrevu, c'est donc le début de la fin de l'anthropocène, cette ère marquée par l'instinct de défense qui, d'après De Greeff, serait amenée à perdurer même après la fin de la guerre.

« À côté de cette expérience désastreuse, dit-il, il en est une autre, inachevée, informe, fragile, peut-être irréalisable à l'homme, mais en dehors de laquelle aucun salut ne semble possible ; la défense d'autrui. » D'après De Greeff, les hommes peuvent neutraliser leur instinct de défense en activant l'instinct de sympathie qui y fait pendant et qui les pousse à protéger les autres avant de se protéger eux-mêmes, et notamment ceux qui étaient jusque-là dévalorisés : les femmes, les animaux et les plantes.

Mais qu'arriverait-il aux hommes s'ils continuaient, malgré tout, à n'agir que selon leur instinct de défense ? Psychiatre mais également écrivain, De Greeff a imaginé la réponse à cette question dans son roman de science-fiction, *Le Retour au silence : journal d'un homo-citroënsis k288 bis* (1949). À la suite de la dévastation causée par un déluge mondial, en 2500, les êtres humains vivent sous-terre. Chez ces homos-citroënsis, la taille, le nombre d'enfants et même la durée de vie sont identiques pour tous les individus. C'est le fruit de la poursuite de l'égalité, qui n'est en réalité que le reflet de l'instinct de défense. Existences interchangeables, ils finissent par être remplacés par des automates...

Dans cette communication, nous nous proposons d'analyser ce roman de science-fiction de De Greeff, qui décrit une des fins possibles de l'anthropocène, à travers sa théorie psychiatrique sur les instincts humains.

**Arnaud Regnaud (Université Paris 8, France)**

### ***La fin du monde n'aura pas lieu : l'anthropocène selon Grégory Chatonsky***

Dans une note intitulée « Des relations ahumaines », l'artiste et philosophe Grégory Chatonsky explore une fin alternative pour l'humanité, caractérisée par une incertitude propre à la contingence absolue des relations qu'il envisage en dehors de l'existence humaine, ou comment penser un monde sans l'homme. En manipulant de manière semi-aléatoire les flux du réseau Internet, Chatonsky prône la contingence en tant que seule nécessité : elle permet le rapprochement d'éléments sans rapport à partir desquels son œuvre se déploie. Selon Chatonsky, ces agencements sont à la fois inévitables (parce qu'ils se produisent) et contingents (car aucune raison ultime ne peut les expliquer). L'artiste passe ainsi de la mise en évidence de l'anonymat des flux de masse à ce qu'il nomme *l'ahumain*, explorant la fiction d'un point de vue post-apocalyptique qui nous permettrait de postuler notre non-existence, autrement dit de penser l'impensable à travers une forme de fiction spéculative. En évoquant le concept de messianisme cher à Walter Benjamin, Chatonsky réitère l'idée d'une fin qui ne serait pas une véritable fin, la requalifiant comme une dislocation (du temps et de l'espace). Ce qui entre directement en résonance avec les réflexions de Giorgio Agamben sur l'Apocalypse selon Saint Paul, comme la disjonction la plus intrinsèque au temps qui nous permet de nous en saisir et de l'accomplir enfin peut-être *via* le monde en tant qu'il est image, ce qui ouvre la question de la possibilité d'une imagination artificielle. En effet, la question de la dislocation semble moins concerner le déplacement de l'objet même que la perspective adoptée par un observateur qui hallucinerait sa propre fin à travers des images post-apocalyptiques générées par *des machines à rêves* qui alimentent le réseau. Mais *in fine*, peut-être sont-ce ces machines qui rêvent après tout ? Qui observe réellement les salles vides du musée où est exposée *Extinct Memories* sous la lueur des néons clignotants ?

Comment interpréter, depuis un point de vue non humain qui par définition nous échappe, la sérialité des *teofossils*, traces archéologiques d'un futur non humain ? Est-ce à dire que l'Anthropocène ne serait saisissable que par l'art d'une fiction sans point de vue ? En d'autres termes, une forme d'imagination artificielle, marquant dès lors le triomphe de la machine capable de décrire une *Terre Seconde* à partir d'un point de vue que l'on pourrait qualifier de *point de vue de nulle part* ?

---

**Session 4 - « Écopoésie pour une crise écologique »**  
**Vendredi 18 octobre, 9h30-11h00**  
**Lieu : Loyola 296 (Université Saint Mary)**  
**Président de séance : Yves Ouallet**

**Gabriele Belletti (Université de Floride, Gainesville, USA)**  
***Vers une mise en nature de la poésie***

La contribution part de l'origine intermédiaire de la poésie (mousikè téchne), mettant en évidence les particularités telles que la dimension performative et la mise en scène (ópsis) qui restent vivantes, bien que transformées, dans certaines poétiques contemporaines liées aux questions environnementales. Il a récemment été précisé que l'écopoésie va « au-delà de la page » et se réfère à « une large gamme de pratiques artistiques, activistes et performatives (y compris, mais également au-delà de la poésie) qui examinent le monde non humain, les relations homme-monde » (Bellarsi et Rauscher 2019). Marcella Durand, pour sa part, a souligné que la poésie doit être considérée comme multidimensionnelle et que la figure du poète, en créant, entre en contact avec le monde extérieur et peut ainsi contribuer à accroître la « perception » et le « changement » (Durand 2022). À partir de ces considérations, l'argumentation analysera trois courants cardinaux de ce que l'on appellera les poétiques de l'environnement. Un premier se distingue par des poétiques porteuses d'un activisme politique et pédagogique dans la praxis, d'une action capable de dépasser la page écrite et la dimension linéaire du vers (Tonino Guerra, Danilo Dolci, Ruggero Maggi). Le deuxième groupe examiné met en évidence des poétiques qui ne sont plus confinées aux limites physiques et intentionnelles d'un sujet lyrique traditionnel, mais qui prévoient une coproduction, intégrant également une dimension élargie plus qu'humaine et phytopoétique / zoopoétique (Luisella Carretta, Arrigo Lora Totino). Enfin, la contribution se concentre sur les œuvres du troisième courant qui réhabilitent pleinement la mise en scène aristotélicienne (ópsis), montrant comment elle est devenue dans certaines poétiques contemporaines une véritable mise en nature (Jean-Marc Bullet, Joan Jonas, Chiara Mulas).

**Abdelhakim Moucheref (Université Cadi Ayyad -Marrakech, Maroc)**  
***La poésie à l'ère de l'anthropocène***

Rejetant une conception formaliste de la poésie qui a renoncé à sa fonction sociale et politique, les poètes modernes pensent que le poème doit remplir incontestablement une fonction éthique et testimoniale en témoignant de toutes les catastrophes historiques qu'a connu l'humanité en général mais aussi dénoncer toutes les formes d'injustices politiques et sociales.

En effet, les poètes modernes ont violemment dénoncé les conséquences néfastes du progrès technique qui renvoie à l'imaginaire prométhéen. C'est ainsi que Baudelaire a critiqué l'américanisation du monde, la logique consumériste et la domination de la culture de masse et des politiques d'uniformisation des modes de pensées et des formes de l'existence qui participent à l'appauvrissement de l'expérience. (Le culturel, la mondialisation selon les termes de Deguy). L'industrialisation massive du monde moderne et ses conséquences désastreuses sur le plan écologique : « Le monde va finir » ; « le monde est devenu inhabitable ». De la même manière, Césaire et de Glissant se sont élevés contre les glissements mortifères de la technique se transformant en un moyen d'asservissement lors des expansions colonialistes occidentales qui ont mené des politiques d'assimilation et d'appauvrissement de leurs pays respectifs, l'Afrique et Haïti linguistiquement, culturellement et économiquement.

Il s'agit de voir comment les poètes de l'extrême contemporain (à l'instar de Julien Gracq, Michel Deguy, James sacré, Claude Pinson, Jean Patrice Courtois et Jean Claude Bailly) ont exprimé cette crainte, cette colère irascible, cette « rage de l'expression » face aux dérèglements climatiques et inquiétantes menaces écologiques. L'imagination que Baudelaire nommait son « admirable faculté poétique » consiste à imaginer, à figurer l'innommable et l'abominable, à donner à voir l'indicible. La tâche poétique donc est ce « refus de fléchir », cet « acharnement » à réfléchir, à penser, à imaginer, à endosser la responsabilité des formes poétiques, mais aussi des formes de l'existence.

Quels sont les dispositifs formels investis dans la poésie écopoétique pour rendre compte po-éthiquement de la catastrophe comme « mouvement soulevant » (selon l'acception étymologiquement du terme) qui est à même d'alerter et de sensibiliser les lecteurs et les décideurs politiques sur les dangers qui guettent la condition humaine ? Quels sont les nouages entre poésie et écologie ? Comment l'élargissement énonciatif du poème (« Pour une poésie élargie » Jean-Christophe Bailly) ? peut-il prendre en charge et en responsabilité l'environnement et l'habitation terrestre à l'ère de l'anthropocène ?

Comment donc les éco-poètes donnent-ils forme (à travers des mots, des sons, des images, des rythmes, des contours) à une réalité informe tout en transformant la vie nue et prosaïque en vie qualifiée, en somme rendre « le séjour de l'homme habitable ». (Marielle Macé) ?

**Mendel Péladeau-Houle (St Francis Xavier University, NS, Canada)**

**« Pourquoi est-ce toujours aussi ennuyeux de mourir ? » : crise écologique, poésie, langage**

Depuis l'émergence rapide de la notion d'anthropocène au début des années 2000, on ne compte plus les notions qui ont tenté de définir l'époque géologique actuelle, succédant à l'holocène. La visée n'est manifestement pas seulement géochronologique, mais pose aussi la question performative des usages et des effets du langage – en l'occurrence terminologique, dans l'effort écologique (Lechevrel). Cette préoccupation est évidemment constitutive de la poésie, dont on ne peut que remarquer la relative absence dans les discussions sur la crise écologique. Y compris dans les humanités environnementales, accaparées par le roman (Souchard, 9-41), le genre poétique a tenu un rôle secondaire, malgré l'apparition de plus en plus marquée d'un souci environnemental, depuis quelques décennies. Michel Deguy, acteur majeur de la poésie française contemporaine, témoigne de cette évolution : au moins deux de ses tout derniers ouvrages abordent de front cette crise, *Écologiques* et *L'envergure des comparses*, auquel le titre fait référence (173). Cette présentation examine les textes poétiques du dernier Deguy sur le rôle de la poésie, et plus largement du langage, dans la crise écologique. Il s'agit de comprendre comment un pan de la poésie contemporaine revendique un rôle à jouer dans la prise de conscience éco-logique (Gourio), et comment ce rôle dévolu au langage n'est pas étranger à l'apparition de néologismes liés à ce nouveau domaine de réalité.

---

**Session 5 - « Téléologies, cyclicités et crises de représentations »**

**Vendredi 18 octobre, 11h30-13h00**

**Lieu : Loyola 188 (Université Saint Mary)**

**Présidente de séance : Nicole Neatby**

**Adina Balint (Université de Winnipeg, Manitoba, Canada)**

***Rythmes de vie à contre-courant de l'accélération du temps dans l'Anthropocène (Clara Arnaud et Maylis de Kerangal)***

Pour le sociologue allemand Hartmut Rosa (2018), la « résonance », soit une relation d'écoute et de non-exploitation du monde, est un concept censé agir comme antidote à l'accélération du temps et des avancées technologiques, industrielles et économiques qui y sont liées à l'époque de l'Anthropocène. Dans nos vies intimes et sociales aujourd'hui, nous mesurons les effets destructeurs de l'activité humaine sur la planète. Ils ont augmenté à une vitesse spectaculaire les dernières décennies :



catastrophes naturelles, disparition de communautés, de la flore et de la faune, changement du paysage. Mais une sorte d'inversion apparaît : si la nature, vue autrefois comme lieu de la répétition (cycle des saisons), se retrouve désormais historicisée et même précipitée vers une fin, le roman contemporain, lieu des revirements possibles, interroge notre rapport à l'environnement comme résistance à la logique de l'accélération et de la croissance capitaliste effrénée. Par l'analyse comparative de deux romans contemporains explorant les conséquences de la construction d'un barrage et d'un pont pour des communautés autochtones et pour le milieu naturel, *La Verticale du fleuve* de Clara Arnaud (2021) et *Naissance d'un pont* de Maylis de Kerangal (2010), nous proposons d'analyser : (a) le rapport entre fiction et réalité/fait divers dans le contexte de l'Anthropocène ; (b) la représentation de trajectoires individuelles de personnages en posture de résistance – de « résonance », selon Rosa – face à l'accélération de l'exploitation des ressources naturelles ; (c) le montage discursif des narrations fait d'ellipses, de fragmentation, d'enquêtes journalistiques (Demanze, 2019) et de descriptions de scènes de la vie quotidienne sur fond de luttes écologiques. Nous montrerons que le roman contemporain est à la fois moteur de critique et de réflexion sur le temps (cycle vs progrès) et sur notre rapport à l'environnement, et lieu de tension entre la logique d'exploitation et le désir d'un vivre-ensemble attentif à ce qui nous entoure.

**Caroline-Isabelle Caron (Queen's University, Ontario, Canada)**  
***Capitalisme légal et imaginaires généalogiques au Canada français actuel : futilité des temporalités modernes et post-modernes dans La Frugalité du temps de Sylvie Bérard***

Dans le contexte actuel — où nombres chercheurs en sciences humaines et sociales peinent à choisir un terme pouvant définir notre ère de désaffection identitaire, d'essoufflement de la société de consommation et d'angoisse climatique — la culture canadienne-française reflète sans surprise les failles de l'imaginaire et des représentations de l'avenir. *La Frugalité du temps* de Sylvie Bérard (2023) aborde directement ces bouleversements et le zeitgeist qui en émerge. En détournant à la fois le genre de l'auto-fiction et le trope des voyages dans le temps, Bérard met en abîme les fabulations généalogiques découlant de l'industrie du profilage génétique personnel, dont les questions des ancêtres non-caucasiens dans le passé colonial, et la finalité des temporalités modernes et post-modernes dans un monde en dérèglement. Lorsque le passé individuel, les ancêtres-mêmes, sont capitalisés pour le bonheur des consommateurs au prix de la certitude en l'avenir, ni l'ordre des identités modernes, ni les oscillations des identités post-modernes ne peuvent servir à ancrer notre temps et à assurer une continuation dans l'avenir. La réalité s'essouffle et, comme le roman de Bérard, cesse sans se conclure.

**Christina Brassard (Dalhousie University, NS, Canada)**  
***Discours de l'Anthropocène dans Kanatuut (2023) de Natasha Kanapé Fontaine***

La nouvelle littéraire est une forme brève du récit qui participe de façon originale et foisonnante à l'univers fictionnel du Québec des dernières années (*D'enfers et d'enfants* (2023), *Corps imaginaires* (2023), *Rang de la Dérive* (2022), *Wapke* (2021), *Indice des feux* (2021), *Burqa de chair* (2019), *Les fins heureuses* (2018), *Des femmes savantes* (2016), et j'en passe). Peut-être parce qu'il détient des éléments variables et actuels qui se mettent en scène rapidement sans besoin d'intrigue, le recueil de nouvelles offre la possibilité d'observer des points de vue divers sur un thème en particulier, comme celui de l'Anthropocène par exemple. Dans le recueil *Kanatuut* (2023) de Natasha Kanapé Fontaine, les nouvelles, de formes très courtes et « inspiré[e]s du territoire ancestral innu, des légendes et des contes traditionnels [du peuple innu] » (Kanapé Fontaine, 2023, 11), sont propices à la déconstruction des impacts du colonialisme sur la culture innue et nous permettent ainsi de repenser la logique capitaliste occidentale.

J'aimerais interroger les manières dont Kanapé Fontaine, au moyen du réalisme magique et de l'emprunt aux légendes et aux contes innus, nous pousse à réfléchir à différentes formes de rapports à la nature (entre l'humain et le non-humain) afin de créer de nouveaux territoires imaginaires qui s'éloignent de ceux connus depuis la colonisation. Face aux enjeux des menaces qui pèsent aujourd'hui

sur les écosystèmes planétaires, les littératures et la fiction autochtones offrent des points de vue originaux sur les façons d'entrer en relation avec la planète, points de vue qui ne « trouvent pas forcément leur écho dans les concepts philosophiques contemporains » (Kanapé Fontaine, 11) et qui nous font réévaluer les conséquences des activités humaines. Ainsi, Kanapé Fontaine nous donne des pistes de réponses aux propos de Jean-Christophe Cavallin qui suggère d'utiliser la littérature comme moyen de s'engager pour la planète (2022).

---

**Session 6 - « Implicites écopolitiques »**  
**Vendredi 18 octobre, 11h30-13h00**  
**Lieu : Loyola 296 (Université Saint Mary)**  
**Présidente de séance : Corina Crainic**

**Daouda Njipendi Mounyiche (University of Alabama, USA)**  
***Surveillance et écologie dans Dernières nouvelles du futur : une analyse liberticide des avancées technologiques***

Notre étude se propose de faire une analyse de la dynamique de pouvoir et des libertés dans l'œuvre de Patrice Franceschi *Dernières nouvelles du futur* (2018). Les avancées technologiques et scientifiques s'accompagnent aussi des dérives éthiques, autoritaires mais aussi écologiques. Au centre de ces dérives, se pose la problématique de la surveillance.

L'analyse va se focaliser, dans un premier temps sur la question de la surveillance et son pouvoir autoritaire tel que présenté par Franceschi dans son œuvre qu'on peut qualifier d'œuvre prospective. La surveillance s'associe aussi à la question sécuritaire pour justifier sa présence qui, comme représentée par Franceschi s'applique de manière volontaire. La population qui dans cet univers imaginaire consent à sa surveillance et la défend est aussi une projection du danger du discours politique (pouvoir) que nous proposons aussi d'analyser. Dans un deuxième temps, notre analyse se propose de poser la question écologique comme étant centrale dans la préoccupation de Franceschi. Une fois laissée dans le domaine politique, l'écologie devient tout aussi un outil de contrôle, de domination et de manipulation comme c'est le cas dans notre corpus. Le discours politico-écologique est un outil de manipulation et de domination de la masse. C'est aussi un instrument de surveillance qui permet de capter l'attention et faire une fuite en avant pour mieux détruire et servir les intérêts capitalistes et élitistes. L'écologie est présentée comme un projet humain qui ne vise rien d'autre que le besoin de la science de se surpasser dans son désir vaniteux de créer un monde où effectivement la question écologique ne se pose pas, car évincée pour un univers utopique plus grand que celle-ci.

---

**Session 7 - « Solastalgie et crise du politique »**  
**Vendredi 18 octobre, 15h00-16h30**  
**Lieu : Loyola 188 (Université Saint Mary)**  
**Président de séance : Marc Doucet**

**Alain Deneault (Université de Moncton · Campus Shippagan, NB, Canada)**  
***Une écologie politique en mal d'objet. Étiologie de l'éco-angoisse***

Suivant les travaux de Bruno Latour ou de Timothy Morton, l'écologie politique est en mal d'objet. L'objet est ici à penser comme un dessein fédérateur à titre politique et intellectuel. Ce manque d'objet n'est pas étranger à un phénomène quasi épidémique, qui est celui de l'éco-anxiété. Le but de ce travail consiste à étudier le concept d'éco-anxiété, ou plutôt celui d'éco-angoisse, en lien avec cette hypothèse du manque d'objet, et de postuler l'importance de l'esthétique et des arts pour contribuer à y remédier.

**Irène Chassaing (Université du Manitoba, Manitoba, Canada)**

## ***Culpabilité écologique et culpabilité tragique dans L'habitude des bêtes de Lise Tremblay***

Roman publié à Montréal en 2017, *L'habitude des bêtes* de Lise Tremblay peut décontenancer par la diversité des thèmes qu'il aborde : la dysphorie de genre, la parentalité, la vie rurale, la condition animale, mais aussi la vieillesse, la solitude, l'euthanasie et la mort - autant de thèmes fédérés, cependant, par celui de la culpabilité. Représentée dans son aspect légal autant que psychologique, dans sa dimension individuelle autant que collective, la culpabilité vient toucher tous les protagonistes – depuis le narrateur et personnage principal, qui s'est isolé après une vie de comportements « odieux », aux habitants de son village, qui taisent les crimes commis par certains d'entre eux, et jusqu'à l'humanité tout entière, dont la nature, menacée, semble vouloir se venger à travers la figure d'un loup qui rôde.

C'est spécifiquement à ce sentiment de culpabilité devant le monde naturel – à cette culpabilité écologique – que s'intéressera la présente communication. Après avoir présenté les diverses formes qu'elle prend dans le roman, nous analyserons les réactions qu'elle suscite, depuis le déni et l'angoisse jusqu'au choix de l'action et de la responsabilisation. Nous montrerons que si la culpabilité écologique peut sembler, chez Tremblay, le moteur d'un renouvellement de la communauté, ouvrant vers une possible utopie, elle vient aussi paradoxalement se heurter à l'impossibilité de cette transformation et à l'acceptation, par tous les personnages, de leur destin tragique.

**Diana Mistreanu (Université de Passau, Allemagne)**

### ***Nunavik anthropocène : espaces, paysages et affect dans l'œuvre romanesque de Juliana Léveillé-Trudel***

L'objectif de cette communication est d'analyser, à travers le prisme des approches cognitivistes de la fiction littéraire, la représentation du Nunavik dans les deux romans d'inspiration autobiographique de l'autrice québécoise Juliana Léveillé-Trudel, *Nirliit* (2015) et *On a tout l'automne* (2022). Le monde diégétique des deux ouvrages est centré sur les Inuits du Nunavik, présentés à travers le prisme de l'activité mentale d'une narratrice allochtone originaire du Québec « du Sud ». Cette dernière dépeint la toile d'une expérience affective intime : celle d'une jeune femme qui fait partie de la génération des milléniaux et qui entre en contact avec un monde tout aussi sublime que meurtri, en train de subir aussi bien les conséquences du colonialisme que celles de la crise écologique. Nous examinerons la manière dont ces deux versants de l'action humaine sur l'environnement et le mode de vie des habitants du Nord québécois s'entrecroisent et sont illustrées à travers, d'un côté, l'esthétique de l'espace et la description des paysages, et d'un autre côté, les émotions accompagnant la mise en texte de l'Anthropocène.

---

**Session 8 - « Matérialisme mortifère et monstruosité »**

**Vendredi 18 octobre, 15h00-16h30**

**Lieu : Loyola 296 (Université Saint Mary)**

**Présidente de séance : Christina Brassard**

**Jeri English (Université de Toronto Scarborough, Ontario, Canada)**

### ***La consommation de l'espèce humaine : zombies, cannibales et vampires à l'ère du Capitalocène***

Les liens entre la dégradation écologique et la consommation effrénée sont un terrain fertile d'exploration dans trois films récents. Dans *Grave* (Julia Ducournau 2016), Justine, issue d'une famille végétarienne, subit des désirs anthropophages incontrôlables suite à sa consommation d'un rein de lapin cru pendant ses premiers jours à l'école vétérinaire; dans *Les affamés* (Robin Aubert 2017), les êtres humains se font anéantir par des zombies qui sont aussi obsédés par l'accumulation matérielle et la vénération collective d'objets de consommation ; et dans *La nuée* (Just Philippot

2020), Virginie, une mère célibataire qui cherche à élever des sauterelles comestibles dans un climat dévasté, finit par nourrir les insectes vampiriques de son propre corps. Dans cette communication, nous analyserons la façon dont ces trois films théorisent l'aboutissement de la logique du capitalisme tardif à l'ère du Capitalocène (Haraway 2016) en une transformation ultime du corps humain en substance à consommer.

**Jean-Jacques Defert (Saint Mary's University, NS, Canada)**

***Figures monstrueuses du colonialisme dans l'œuvre cinématographique de Jeff Barnaby***

Je propose d'étudier le motif du monstrueux dans la littérature et le cinéma autochtone contemporain comme l'émanation d'une critique décoloniale à travers l'étude du cinéaste Jeff Barnaby. Je veux montrer comment cette perspective autochtone s'inscrit plus largement dans un discours critique du capitalocène et du plantationocène.

Indissociable du contexte colonial dans lequel elle s'exprime, la création autochtone aujourd'hui est tout à la fois résistance et affirmation, un « art pour la vie » (Justice, 2004, 110-111) caractérisé par la déconstruction des représentations coloniales de l'indigénéité et d'une histoire mythifiée du continent d'une part, et par la transmission des valeurs et des traditions d'autre part (Sioui-Durand, 2009).

Se positionnant sans ambiguïté dans une logique décoloniale, les œuvres de Jeff Barnaby proposent une représentation poétisée de la colonisation à travers des univers dystopiques voire (post)apocalyptiques dans lesquels évoluent des créatures sanguinaires, homicidaires ou génocidaires.

La violence prédatrice de ces monstres empruntés à différentes traditions culturelles, autochtones et occidentales, portent une dimension politique critique portée par cet artiste autochtone sur la nature des rapports qui ont historiquement caractérisé et informent encore les relations entre les populations autochtones et les peuples colonisateurs.

Le zombie dans *Blood Quantum* (2019) s'inscrit dans une logique narrative comparable à l'apparition de la figure spectrale d'Ashten en toile de fond de l'histoire du peuple innu dans *Qu'as-tu fait de mon pays ?* d'An Antane Kapeshe (1979) à la figure du Windigo/Weetigo dans les œuvres de Boyden et de Highway (McCall, 2013) et chez Kris Happyjack-McKenzie (Saint-Amand, 2015) pour évoquer les effets dévastateurs des institutions coloniales.

De même, la fictionnalisation de l'expérience coloniale dans *Rhymes for Young Ghouls* de Jeff Barnaby (2013) fait ressurgir en filigrane le motif de l'anthropophagie dans la trame narrative.

Œuvres de Jeff Barnaby évoquées dans la présentation :

- *From Cherry English* (2004)
- *File Under Miscellaneous* (2010)
- *Rhymes for Young Ghouls* (2013)
- *Etlinisigu'niet* (Vidés de leur sang) (2015)
- *Blood Quantum* (2019)

**Faten Madhoui (chercheuse indépendante, CÉGEP Dawson)**

***Sade : Un philosophe anthropocène ?***

On pourrait établir un lien entre l'idée d'Anthropocène, selon laquelle l'homme devient la force géologique dominante, avec ses activités qui transforment et dégradent la nature, et la philosophie matérialiste de Sade au XVIIIe siècle. Le matérialisme de Sade est extrême, et représenterait, dans ce cadre précis, une idée d'Anthropocène « consciente et revendiquée ».

Il serait alors intéressant, à partir des textes romanesques de Sade, de mettre en lumière les voies philosophiques empruntées par ses personnages libertins, afin de se réapproprier la philosophie matérialiste de leur époque, qui place la nature au cœur de son raisonnement. Comment Sade passe-t-il de l'Homme matérialiste, respectueux et conscient de l'importance de la nature et de ses enseignements, à l'Homme sadien qui prône sa destruction ? Quels sont les moyens mis en œuvre par les libertins sadiens pour transgresser les lois de la nature, et quel en est le sens ?

Si l'homme sadien a recours à la pensée matérialiste, telle qu'énoncée chez La Mettrie, D'Holbach, Helvétius ou encore Diderot, c'est uniquement pour déconstruire les dogmes religieux qui l'asservissent. Son refus catégorique de se soumettre à une quelconque instance, le conduira vers la désacralisation de cette même nature qui l'a libéré. Cette désacralisation se traduit par l'inversion des préceptes établis autour de la nature, tels que la procréation et l'amour de son prochain.

Des préceptes qui sont construits par l'homme lui-même, ou par une nature vindicative et mauvaise qui souhaite asservir ses sujets. Dans les deux cas, l'homme sadien se doit de s'en affranchir totalement. L'acte sexuel stérile est alors célébré, l'individualisme et l'égoïsme sont des qualités recherchées, et la négation d'autrui par le meurtre et l'anthropophagie constitue l'apogée du matérialisme sadien. Un matérialisme qui choquait à l'époque, mais qui nous parle plus aujourd'hui, au vu de l'ère anthropocène que nous vivons.

---

### **Session 9 - « Boucles temporelles : de Néandertal à Sapiens »**

**Vendredi 18 octobre, 17h00-18h00**

**Lieu : Loyola 188 (Université Saint Mary)**

**Présidente de séance : Christina Brassard**

#### **Emmanuel Buzay (chercheur indépendant)**

#### ***Préhistoire 2.0 et anthropocène dans le roman de Noëlle Michel Demain les ombres***

Ingénieure en génie biologique de profession, Noëlle Michel a écrit en 2023 un roman d'anticipation intitulé *Demain les ombres* (2023) qui raconte comment des hommes et des femmes de Néandertal sont recréés, à partir d'anciennes macromolécules biologiques d'ADN, pour les bénéfices d'une émission de télé-réalité Néan story dans un futur proche marqué par un âge de l'anthropocène où se succèdent les effets du changement climatique, de la raréfaction des ressources et de l'altération des paysages naturels. Sur les conseils de la préhistorienne Marylène Patou-Mathis dont les essais *Néandertal. Une autre humanité* (2006) et *L'homme préhistorique est aussi une femme* (2020) documentent implicitement ce texte de fiction, Noëlle Michel entreprend en effet de déconstruire le cliché de l'homme sauvage de Néandertal dans une rencontre avec des représentants de notre espèce qui dévoile sous, des allures de conte philosophique, comment Homo sapiens se démarque de son cousin par une volonté continuelle de maîtriser la nature. L'objectif de cette communication sera d'expliquer en quoi ce projet de maîtrise nourrit toute une série de débats, sous le couvert du développement d'une émission de réalité, avant de s'interroger sur les causes profondes des différentes formes de réification du vivant que révéleraient l'hubris de l'anthropocène.

#### **Élaine Després (UQÀM, Québec, Canada)**

#### ***Et si Néandertal avait la solution? Le (nouveau) grand récit de l'anthropocène précoce et de la révolution néolithique***

Selon le climatologue William F. Ruddiman (2005), le début de l'anthropocène correspondrait au moment où *Homo sapiens* abandonna progressivement son mode de vie de chasseur-cueilleur pour adopter l'agriculture et l'élevage, il y a environ 8000 ans. Cette théorie critiquée dite de « l'anthropocène précoce » évoque une autre toute aussi sujette à débat : la révolution néolithique. Selon notamment l'archéologue Gordon Childe (1936) et beaucoup de collègues qui l'ont suivi, l'humanité a subi un changement radical et rapide lorsqu'elle a commencé à modifier son environnement en cultivant la terre et en se sédentarisant, ouvrant la possibilité d'une explosion démographique.

Tout comme l'avance Donna Haraway (2015), la période plus récente d'accélération généralisée de notre destruction des écosystèmes et de notre impact global sur le climat et la biodiversité qui remonte surtout au début du capitalisme et à la Révolution industrielle, ressemble bien plus à un moment transitoire, une catastrophe qui marque une limite entre deux périodes, tel un astéroïde, qu'à une ère. Pour Haraway, ce moment est surtout caractérisé par la fin des « refuges » de toute sorte et appelle à une nouvelle conception de la parenté, de l'affinité (*kinship*), plutôt que de la reproduction (« Make

Kin Not Babies »), pour qu'émerge ce qu'elle nomme le Chthulucène. Si l'anthropocène précoce et la révolution néolithique ne sont pas l'unanimité parmi les scientifiques, avançons que ces théories permettent aux auteurs de science-fiction de renouveler les grands récits renouvelés de nos origines et de notre relation à l'environnement, ce qu'Haraway appelait de ses vœux dans un autre contexte (1991).

Dans le cadre de cette communication, la question du refuge (de l'habiter pour évoquer de Certeau [1994]) et de la démographie sera au cœur de notre réflexion. Dans sa trilogie *The Neandertal Parallax* (*Hominids, Humans, Hybrids* [2002-2003]), l'auteur de science-fiction canadien Robert J. Sawyer propose d'imaginer un monde parallèle dans lequel *Homo neandertalensis* aurait survécu à la place d'*Homo sapiens*, mais surtout un monde dans lequel la révolution néolithique n'aurait jamais eu lieu : un monde de chasseurs-cueilleurs. Grâce à un ordinateur quantique situé dans les profondeurs de Sudbury, ce monde parallèle entre en contact avec le nôtre et nous révèle une société technologique et avancée, mais qui habite d'immenses arbres évidés et demeure en petit nombre. La naissance d'enfants hybrides remettra par ailleurs en question l'altérité de cette espèce et de sa société durable. Les allers-retours entre les deux mondes offrent une métaphorisation spatiale de l'interface entre deux ères historiques (paléolithique/néolithique, holocène/anthropocène), en refusant l'inévitabilité et en mettant en exergue sa porosité. Si le temps nous semble toujours linéaire, l'espace nous permet de l'envisager autrement.

Si cette trilogie uchronique de Sawyer forme notre corpus principal, il s'agira aussi de la faire dialoguer avec d'autres romans du 20<sup>e</sup> siècle qui ont proposé la rencontre d'hominidés ou qui ont mis en scène la révolution néolithique comme un moment charnière de l'histoire humaine. Pensons à plusieurs fictions de Rosny aîné (1887-1910), aux *Animaux dénaturés* de Vercors (1952), à *The Inheritors* de William Golding (1955), à *La Planète des singes* de Pierre Boulle (1963), à *Earth's Children* de Jean M. Auel (1980) ou à *Origin* de Stephen Baxter (2001). Comment ces romans alimentent-ils le grand récit alternatif de l'anthropocène précoce à travers leur mise en fiction de la parenté, de la reproduction et de l'habiter pré- et posthumain?

---

### **Session 10 - « Crises anthropiques dans la pop et le métal »**

**Vendredi 18 octobre, 17h00-18h00**

**Lieu : Loyola 296 (Université Saint Mary)**

**Président de séance : Jean-Jacques Defert**

**Paolo Matteucci (Dalhousie University, NS, Canada)**

***Un anthropocène aux sonorités pop. Changement climatique et témoignage dans trois chansons contemporaines : « Nous » de Julien Doré, « Canzoncina » de Margherita Vicario et « Resilience » de Morgan Toney***

Cette communication porte sur la représentation de l'anthropocène dans trois œuvres de musique pop contemporaine française, italienne et canadienne : le hit radiophonique « *Nous* » (2020) de Julien Doré, la chanson « *Canzoncina* » (2023) de l'actrice Margherita Vicario et la ballade « *Resilience* » (2023) de Morgan Toney, violoniste et chanteur Mi'kmaq. Mon projet vise à montrer que la musique pop constitue un outil puissant pour intervenir dans le débat politique concernant les causes, les effets et les implications de l'action humaine sur la planète.

Dans la première partie de ma communication, j'observerai comment, par leurs choix lexicaux et sémantiques, « *Nous* », « *Canzoncina* » et « *Resilience* » soulignent que toute discussion concernant l'anthropocène est indissociable d'une profonde interrogation de nos responsabilités individuelles et collectives.

La deuxième partie de cette intervention sera dédiée à l'analyse des stratégies rhétoriques adoptées par ces trois documents musico-textuels pour dépasser -et dans une certaine mesure subvertir- les conventions les plus stéréotypées et les tropes les plus conventionnels des récits officiels (mainstream) du changement climatique en cours.

La troisième et dernière partie sera consacrée à la discussion des implications philosophiques du traitement du changement climatique dans les trois textes. Face à la perte de biodiversité et à

l'effondrement écologique, avec leurs particularités « Nous », « Canzoncina » et « Resilience » semblent interroger de façon radicale le concept même de témoignage.

**Nicolas Serruys (McMaster University, Ontario, Canada)**

***Catastrophes individuelle et collective explorées dans l'album "Le cœur de l'homme" (2022) du groupe de musique métal québécois Incandescence***

En perpétuelle évolution depuis une cinquantaine d'années et issu progressivement des quatre coins de la Terre, le métal ose transgresser les limites de la musique populaire sur les plans sonore et conceptuel. La langue dominante des chansons étant globalement l'anglais, très peu de groupes de métal dont les membres sont francophones finissent par s'exprimer en français. Cependant, quelques exceptions à cette règle de la langue d'usage permettent de démontrer en quoi le métal francophone, comme celui d'autres cultures non-anglophones, réussit tant bien que mal à se faire entendre (du moins en partie) dans sa langue maternelle en occupant modestement une place relativement importante dans ce domaine.

Au niveau du contenu abordé, à la différence de certains régionalismes qui s'affichent chez certains groupes (par exemple *Autarcie* [2006-] en France ou *Forteresse* [2006-] au Québec, exprimant un éventail de perspectives de la nostalgie à la revendication), les paroles des groupes de renommé international tels que *Gojira* (1996-) en France et *Voïvod* (1982-) au Québec s'inscrivent plutôt dans le métal-monde, reflétant des influences multiculturelles et explorant des thèmes universels. Si, par exemple, la spécificité culturelle d'où puise l'inspiration du groupe québécois *Beyond Creation* (2005-) est moins évidente, ou du moins non explicitée, celle du projet parallèle du batteur Philippe Boucher, *Incandescence* (2011-), notamment l'album « Le cœur de l'homme », réalisé en collaboration avec Louis-Paul Gauvreau, explique clairement que le groupe s'est inspiré des penseurs et créateurs européens : Alessandro Baricco (« pour ses formulations inspirantes »), Tzvetan Todorov (« pour ses conclusions surprenantes face aux situations extrêmes »), et Erich Fromm (dont « le spectre [...] plane au-dessus de cet album »). Les thèmes sont pourtant d'ordre global : « Cet album est une réflexion de l'Être humain face aux situations extrêmes. De ce fait, ces situations révèlent l'individu à sa nature fondamentale et dévoilent sa personnalité véritable, qu'elle soit pathologique ou non. / Ce concept s'inspire des atrocités de la guerre, du naufrage de l'alliance, [...] ce qui attire au bien et au mal dans une optique sociologique d'évènements réels et véridiques. Elle ne pose aucun jugement et ne représente pas une morale absolue car l'absolu n'existe pas. » À quelques exceptions près, les paroles de ce groupe sont en français ; elles le sont toutes sur « Le cœur de l'homme ».

Il nous intéressera tout particulièrement d'analyser les derniers deux morceaux de l'album : « La spirale de l'échec » et « Désacralisation des mœurs ». Parmi les idées explorées dans ces chansons, il y a les conflits entre puissances qui s'avèrent inévitables ainsi que la défaite de l'harmonie au sens large qui freine le bien-être en accélérant la chute politique et sociale, sinon écologique, cela à l'échelle planétaire. Elles se révèlent donc fort pertinentes pour les « Expressions littéraires et artistiques de l'Anthropo(s)cène ».

---

**Session 11 - « Représentations contemporaines de la chasse : entre éthique et esthétique »**

**Samedi 19 octobre, 9h00-11h00**

**Lieu : McCain 1102 (Université Dalhousie)**

**Présidente de séance : Élise Lepage**

**Julien Defraeye (Université Saint-Thomas, NB, Canada)**

***La chasse, la survie ou l'amour [...] n'existent pas sans violence. » Herméneutique et prédation chez Marc Séguin***

Le récent *Un homme et ses chiens* (2022) de Marc Séguin met en récit la chasse et le rapport entre humain et animal qui en découle, thématique que l'artiste pluridisciplinaire avait abordé précédemment dans *La foi du braconnier* (2009), mais aussi dans de nombreux projets dans les arts

visuels. Ce dernier roman constitue un « vrai » récit cynégétique », puisque le rapport qui unit « l'homme » —qui reste anonyme— à ses chiennes (Mujo, dans son enfance, et Solo, Easter puis Maya dans sa vie adulte) et ultimement à leur mortalité, en sa qualité de guide de chasse sur l'île d'Anticosti, rythme la narration. Ni « animal-matière », ni « animal-enfant » (Stépanoff), le chien de chasse, s'il témoigne d'une « instrumentalisation du vivant à notre profit » (Schoentjes) comme « bête [...] de service » (HC, p. 133), permet également de relater un rapport de force et une allégeance réciproques<sup>2</sup>, alors que « le chasseur délègue [au limier, et ce temporairement,] sa perception du monde. » (Thouard) Un homme et ses chiens propose ainsi une réflexion brute sur « l'évidence de la nature : tuer ou être tuer » (Stépanoff), qui semble avoir été aseptisée de notre quotidien, nous faisant ainsi renoncer à notre propre part d'animalité<sup>3</sup> : « Doit-on continuer à se nourrir d'animaux ? En sommes-nous toujours ? » (HC, p. 31), se demande ainsi le protagoniste. Ce regard particulier sur l'altérité, basé sur l'intuition et la survie, finit également par contaminer, par déformation professionnelle, les relations amoureuses du narrateur, qui multiplie les déceptions, jusqu'à la rencontre de Marie, qui tombe dans le coma après avoir été renversée à vélo. Dans un contexte de dérèglement climatique, eschatologie d'une « mort annoncée » (HC, p. 51) particulièrement présente dans le roman, cette communication se propose d'analyser les tensions qui régissent les relations du protagoniste de Séguin avec ses chiennes, ainsi qu'avec certaines figures féminines du récit.

**Christian Guay-Poliquin (chercheur indépendant, Canada)**  
***Comment imagine-t-on l'avenir la chasse ?***

La modernité, qu'elle soit philosophique, esthétique ou industrielle, a marqué de pierres blanches — on le sait bien — la marche de l'histoire. Sous le signe de la rupture avec le passé, elle instaure à divers niveaux un nouveau rapport au monde et au temps. La tradition, bien qu'elle subsiste, n'est plus l'unique balise pour concevoir les lendemains. Crise du passé, présentisme, crise de l'avenir, quelque chose dans l'historicité contemporaine (Hartog, 2003) pointe définitivement du côté de la transformation radicale des savoir-faire hérités du passé et des savoir-vivre qui les accompagnent. La chasse, bien sa pratique semble immuable à travers les âges, n'échappe pas à cette onde de choc, bien au contraire, et les fictions qui s'en inspirent en portent la trace. Chasseurs paralysés par des traumatismes de la guerre, territoires de chasse dévastés par l'industrie, incapacité à donner la mort à l'animal traqué, initiations qui dérapent, tout porte à croire, que « la déchéance [de la] chasse équivaldrait à laisser s'interrompre le fil de la succession des générations » (Traïni, 2004). En donnant lieu à des dénouements tragiques qui relèguent au second plan l'expédition de chasse, ou en exprimant des conflits, des ratages, des délinquances ou des dérives cynégétiques, certaines œuvres font ainsi le récit de chasses déceptives. Contrairement aux récits archétypaux qui ont marqué l'histoire de la chasse, ces œuvres problématisent la chasse qu'elles mettent en scène et consacrent la faillite de la tradition.

À partir d'un échantillon de romans québécois, français et américains — dont, *Cariacou. Manuel de chasse à l'usage des poètes*, d'Olivier Lussier (2023), *Une partie de chasse* d'Agnès Desarthe (2012) et *Goat Mountain* de David Vann (2014) — la communication proposée ici vise à mettre en lumière deux expériences du temps qui ne coïncident pas à l'intérieur de la mise en récit de la chasse ou, en d'autres termes, le clivage qui existe, dans la production littéraire contemporaine, entre la réactualisation de la tradition cynégétique et la réalité d'un monde irrémédiablement modelé par la modernité.

**Scott Powers (University of Mary Washington, Virginie, USA)**  
***Le glissement du sens sous le signifiant de la chasse : une analyse lacanienne de La Rage de Louis Hamelin***

Alors que les recherches portant sur *La Rage* (1989) soulignent les thèmes importants de la nature (voire de l'écologie) et de l'animal, il manque jusqu'à présent une étude qui les situe par rapport à un thème plus répandu dans ce premier roman de Louis Hamelin, à savoir la chasse. Le nom même du narrateur —Édouard MALARMÉ— est étroitement lié à son identité en qualité de chasseur médiocre, car mal armé.



Membre de la Génération X, cette « génération de fainéants, d'incapables et de braillards » (Hamelin 389-90) comme la décrit un des aînés de Malarmé, cette génération de cyniques blessés par l'égoïsme de leurs parents et déçus par une société de plus en plus consumériste (Miller et Miller 5, 10), cette génération qui doit faire face à une instabilité économique et sociale (Williams, Coupland, Folwell et Sparks 252) qui est aggravée au Québec par la marginalisation de la province (une marginalisation symbolisée dans le roman par l'expropriation fédérale de plus de 3 000 propriétés pour permettre la construction de l'aéroport de Mirabel au nord de Montréal (Desrochers 36)), le narrateur se retire de la société et s'initie à la chasse. Ce protagoniste recourt à la chasse dans un effort symbolique de reprendre possession des terres, mais aussi de compenser un sentiment d'impuissance et de frustration face à une société qui l'exclut, et finalement de conférer un sens nouveau au monde qui l'entoure.

Au cours de 400 pages, la chasse constitue le prisme à travers lequel le narrateur perçoit le monde extérieur. À un premier niveau, pour le narrateur, la chasse découle naturellement des instincts du prédateur humain et en opposition à une société qui s'est éloignée de la nature par le biais de la technologie et l'urbanisme. Qui plus est, ce que Malarmé comprend comme étant la nature de la chasse (notamment les rapports immuables entre les prédateurs et leurs proies) devient l'expression fondamentale de toute la réalité externe (rapports entre humains, évolution humaine, histoire). Par contre, je me propose de démontrer, en empruntant les théories de Jacques Lacan sur « le glissement incessant du signifié sous le signifiant », (Lacan, 501-02), que la chasse (aux sens propre et métaphorique) finit par signifier tout et son contraire : la chasse s'avère à la fois innée et répulsive, elle s'oppose à la société et à la technologie tout en les sous-tendant, et les distinctions préalables entre prédateur et proie qui permettent au narrateur de comprendre les rapports sociaux entre humains finissent par se dissoudre car la proie ne cesse de prendre le dessus. Dans *La Rage*, la notion de la chasse n'est jamais stable mais s'avère l'objet d'un « glissement » selon lequel le sens de l'activité cynégétique se déplace constamment sur la chaîne signifiante.

Vers la fin du roman, le cadre conceptuel de la chasse qui donne du sens au monde de Malarmé s'écroule. Comme l'explique Lacan, faute de « points de capiton » qui stabilisent les liens entre signifiants et signifiés, le sujet bascule dans la psychose. Ainsi, le narrateur finit par halluciner, comme en témoignent deux passages-clés : d'une part le viol d'une femme que Malarmé peine à interpréter comme un acte naturel entre un homme prédateur et sa proie, et d'autre part une sortie de chasse pendant laquelle il tire sur ce qu'il croit être un renard—une tentative de suicide car il s'identifie à cet animal-totem—mais qui se révèle n'être que la souche d'un arbre.

Dans ma conclusion, je repenserais le thème de la chasse et la psychose de Malarmé à partir d'une brève discussion sur les réactions de la Génération X face aux discours nationalistes sur l'identité et le territoire. Je présenterais l'implosion d'une « logique cynégétique » dans *La Rage* comme un rejet postmoderne des métarécits qui ne réussissent plus à offrir une explication globale et cohérente des événements historiques, sociaux et culturels, notamment, les discours nationalistes et totalisants sur les identités « de souche » (pour reprendre l'image de Hamelin évoquée ci-dessus). Et de nos jours, le cas de *La Rage* nous met en garde contre les tendances à ériger la chasse comme source de vérité dans l'objectif de prôner des solutions (souvent rivales) à la dissolution des rites sociaux dans l'Occident, à la disparition des espèces, à la destruction de l'environnement et à la souffrance animale.

**Steven Urquhart (Université de Lethbridge, AB, Canada)**

**La Contemplation du mystère (2021), film d'Albéric Aurtenèche : chasser le rêve et la réalité**

Cette communication examinera la représentation de la chasse dans *La Contemplation du mystère* (2021), film d'Albéric Aurtenèche, dans lequel Éloi Cournoyer, fils de Lambert, assiste à la cérémonie d'intronisation posthume de son père, décédé un an avant, dans l'ordre des chevaliers de la chasse de Saint-Ignace. Désabusé et dépressif, Éloi ne s'intéresse guère d'abord aux circonstances de la mort inattendue de son père qu'il respecte peu, mais s'engage peu après dans une lutte pour bafouer les chasseurs dont la sournoiserie se rapporte au fait qu'ils jalouaient l'amitié entre Lambert et un chasseur étranger mystérieux mais extraordinaire, surnommée l'Indien. En cherchant à explorer notre rapport à la mort, si présente dans la chasse, le réalisateur joue sur plusieurs symboles et mythologies associés

à la pratique cynégétique à travers les époques et laisse entendre qu'il faut envisager cette activité comme participant au renouvellement et donc, à la nature cyclique de l'écosystème. Le protagoniste dont le nom veut dire « élu » chasse ses démons personnels au cours de l'histoire, qui évoque implicitement la légende de Saint-Hubert (saint patron de la chasse), et devient un chasseur, malgré lui, digne de l'honneur conférée à son père. Le personnage énigmatique qu'est l'Indien qui n'est pas autochtone joue sur l'importance de l'être et du paraître dans le film où Aurtenèche valorise l'incertitude, l'émerveillement et la beauté mystérieuse du monde. En insistant sur l'inattendu et la question de la transformation des attentes, le film dénonce finalement la poursuite d'animaux au nom d'une gloire anthropocentrique et individualiste. Pour dégager ces idées, on analysera la métamorphose du personnage principal, l'ensauvagement des chevaliers, et le dénouement où une vision mystique et surréaliste du monde l'emporte sur une conception matérialiste et prosaïque de la réalité.

---

**Session 12 - « Principes d'une poétique anthropocénique »**  
**Samedi 19 octobre, 9h00-11h00**  
**Lieu : McCain 1116 (Université Dalhousie)**  
**Présidente de séance : Hélène Machinal**

**Marie Cazaban-Mazerolles (Université Paris 8, France)**  
***Récit, fiction et vraisemblance à l'heure de la crise climatique et écologique. Une lecture aristotélicienne de The Great Derangement par Amitav Ghosh***

Depuis son apparition, le terme d'anthropocène a fait l'objet de multiples critiques émanant des sciences humaines et sociales. Si l'érection d'anthropos comme sujet unifié de l'Histoire a notamment suscité de nombreuses discussions et contre-propositions lexicales, cette communication entend d'abord participer aux débats théoriques en cours en s'intéressant à un autre aspect problématique de la notion, à savoir son anthropocentrisme. En faisant de l'espèce humaine la nouvelle dépositaire de la destinée de la planète, l'anthropocène semble en effet conforter l'idée d'une emprise absolue de l'humain sur une « nature » désormais entièrement tenue sous sa coupe (quand bien même il s'agit de regretter cette situation plutôt que de la célébrer). Contre cette perspective qui, selon Catherine Larrère et Rémi Beau, « cache mal parfois un enthousiasme prométhéen », certains estiment que la spécificité de l'époque contemporaine serait mieux restituée par le motif de « l'intrusion de Gaïa » (Stengers), c'est-à-dire par la façon dont la Terre, réagissant aux pressions que nous lui avons infligées, « sort de ses gonds » et « remonte sur scène » (Latour), faisant effraction du rôle de simple décor auquel la modernité occidentale avait tenté de la cantonner et défiant le contrôle que cette dernière se targuait d'avoir acquis à son égard. Or, dans quelle mesure et sous quelles modalités cette « historicité nouvelle de la nature » (Stengers) caractérisée par l'instabilité et l'improbabilité peut-elle être représentée et prise en charge par le récit littéraire ? Pour répondre à cette question, nous nous appuyons d'abord sur les réflexions proposées par l'écrivain indien Amitav Ghosh qui dans son essai intitulé *The Great Derangement. Climate Change and the Unthinkable* (2016), explique la résistance opposée par les bouleversements climatiques et écologiques en cours à la fiction littéraire par l'influence exercée par le roman réaliste moderne, accusé d'avoir falsifié l'image du monde en le travestissant sous la forme d'un ordre humain régulier, excluant à la fois le régime de l'improbable et les présences autres qu'humaines. Puis, proposant une relecture de l'essai de Ghosh à la lumière de *La Poétique aristotélicienne*, nous émettons l'hypothèse d'un obstacle poétique plus fondamental encore, tenant à la façon dont la crise contemporaine s'inscrit en porte-à-faux avec les impératifs de vraisemblance et de nécessité identifiés (comme Voir C. Bonneuil et J.-B. Fressoz pour un aperçu substantiel de ces critiques de ce que les deux historiens appellent « le récit officiel » de l'Anthropocène. C. Larrère et Rémi Beau, « Introduction », *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, p. 7-18). Pour Philippe Descola, le critère distinctif de l'ère contemporaine n'est ainsi pas cette extension maximale de la main mise humaine sur le globe terrestre que le mot d'Anthropocène semble suggérer, mais au contraire la remise en cause de la possibilité même pour les humains « d'avoir une prise sur l'orientation des trajectoires locales ou régionales de co-évolution avec

les écosystèmes qu'ils habitent. » (Voir P. Descola, « Humain, trop humain? », *Penser l'Anthropocène*, ibid., p. 19-35) indispensables à toute histoire convaincante par le philosophe grec. Ces réflexions seront finalement l'occasion de soumettre à la discussion une hypothèse théorique supplémentaire concernant l'avantage dont la non-fiction — qui échappe à l'impératif de la vraisemblance grâce au pacte de référentialité — est susceptible de bénéficier dans la tâche consistant à figurer une nature de plus en plus instable et méconnaissable, qui ne cesse de contredire les croyances et convictions juste là tenues pour acquises à son égard.

**Maxime Fecteau (UQÀM, Qc, Canada)**  
***Subjectiver le monde. L'essai à l'heure de l'Anthropo(s)cène***

En 1962, alors que la Grande Accélération prenait de l'essor, paraissait *Printemps silencieux*, un essai dérangeant par lequel Rachel Carson, biologiste de la vie marine devenue écrivaine, étalait au grand jour les conséquences alarmantes des insecticides sur la biosphère. Si Carson s'inscrivait, au moment de la publication de cette œuvre précurseur, dans une longue lignée d'essayistes naturalistes américains, son essai s'en démarquait par un propos étayé de faits et données scientifiques. Toutefois, la résonance de *Printemps silencieux* résidait surtout, auprès du lectorat, dans ses qualités formelles notables, une innovation dans l'univers de la vulgarisation scientifique. Par un recours à des procédés narratifs ainsi qu'à un langage métaphorique qui illustre la nature interreliée des organismes vivants, le propos de l'essayiste a trouvé un large écho dans les sociétés occidentales et a enflammé, à sa suite, la pensée environnementaliste. Depuis, le champ littéraire anglo-saxon a vu paraître nombre de ce genre de livres non fictionnels à l'écriture à la fois savante et métaphorique, une hybridité qui est à même de rendre compte de l'agentivité du monde vivant. Cette communication se propose d'explorer ce que je nomme l'écoanalogie, une approche esthétique et conceptuelle de l'écriture environnementale qui met en lumière une vision à la fois scientifique et animiste du vivant. Ayant remarqué que, depuis son apparition, l'essayistique écoanalogique a dans une large mesure été pratiquée par des femmes de science (Jane Goodall, Lynn Margulis, Sylvia Earle, Robin Kimmerer, etc.), c'est en conversation avec certains passages de leurs essais que je mènerai une réflexion sur les diverses manières dont ces scientifiques/écrivaines travaillent, par leurs textes, à subjectiver le monde et ses êtres non-humains — et ce, par la mise en récit d'une variété de discours (scientifique, autobiographique, essayistique).

**Gwen Le Cor (Université Paris 8, France)**  
***Politique et poétique des écosystèmes numériques***

Cette communication interroge la manière dont la littérature électronique s'empare des environnements aquatiques (océan, eau, courants, vagues, vents, données météorologiques) pour leur donner une dimension politique et esthétique tout à la fois. En prenant appui sur le projet Hydrologie des Médias, je me propose d'analyser comment J.R. Carpenter (« Le plaisir de la côte : une bande dessinée / *The Pleasure of the Coast: a hydro-graphic novel* » et « *This is a picture of wind* »), Richard Carter (« *Waveform* »), ou encore Roderick Coover (« *Toxi•City: a Climate Change Narrative* ») créent des œuvres-écosystèmes qui gèrent une réponse esthétique et politique à l'Anthropocène.

Dans « *This is a picture of wind* » l'artiste et auteure canadienne J.R. Carpenter met en scène le vent et l'échelle de Beaufort, pour explorer ce qui pourrait être une écriture du vent inspirée par une série de tempêtes ayant provoqué des inondations catastrophiques à travers le sud-ouest de l'Angleterre. Elle explique que son œuvre cherche à « attirer l'attention sur le changement climatique en représentant, à travers des variations linguistiques, les perturbations et les absences soudaines laissées dans le sillage du vent. » (« *About* »). Au-delà de l'inspiration climatique, ce qui m'intéresse ici est la manière dont les éléments naturels sont tissés avec les éléments technologiques (algorithmes, données en temps réel et environnement numérique). Le vent et l'eau deviennent ainsi des figures et des interfaces d'écriture, créant un écosystème naturel et numérique tout à la fois.

De manière similaire, *Waveform* est une œuvre spéculative et un « eco-poème » dans laquelle Carter nous demande de repenser et « ressentir le changement climatique » (« *Author's statement* ») à partir de données numériques détournées par l'artiste. Les données sont fournies par un drone équipé d'une

caméra puis détournées par un « algorithme de vision artificielle qui trace la frontière nébuleuse entre les vagues et le rivage. » (« Author's statement »). Comme l'explique Carter : « L'ambiguïté inhérente à ce processus » expose « les contingences [...] et les seuils d'encodage du système. » (« Author's statement »).

Les écosystèmes numériques que nous proposent Carpenter et Carter détournent les données, les corrompent et se les approprient dans un geste à la fois critique et littéraire qui invite le lecteur à interagir avec l'environnement numérique et naturel. Contrairement au texte imprimé, l'écriture numérique est une écriture du flux qui s'adapte et mute en même temps que les fluctuations atmosphériques qu'elle cherche à représenter. J'aimerais ici explorer comment ces nouveaux écosystèmes brouillent la distinction entre monde technique et monde naturel et créent une « ecotechnie » (Jean Luc Nancy) qui guide vers une lecture plus politique des œuvres littéraires.

### **Mohamed Mahiout (poète photographe indépendant)** **Seing sur Terre : regard génésique sur la terre mère.**

Nous proposons de présenter notre projet « Seing sur Terre ». Il s'agit d'un projet de photographies aériennes réalisées durant les 10 dernières années en survolant différents pays du monde (Canada, France, Australie, Algérie, Japon, ...). L'objet photographique de ce projet est le sol. Plus précisément, les tracés que l'on peut y voir en prenant de l'altitude. Cela rappelle la pratique de l'archéologie aérienne qui inventorie, selon la trajectoire de la lumière du jour, des reliefs apparaissant au sol. Les *mark soil*, ainsi nommées par Kenneth Saint Joseph, archéologue, géologue et pilote de la Royal Air Force, témoignent d'une activité de l'homme, de traces d'occupation humaine qui ont modifié la stratigraphie naturelle du sol.

Empruntant la même technique d'observation, les photographies de « Seing sur Terre » mettent en valeur ces tracés par un contraste noir et blanc. Conçues dans une esthétique non-figurative, elles interpellent l'observateur dans sa volonté d'identifier le sujet. Elles suscitent sa curiosité et l'orientent vers une réflexion portant à la fois sur la genèse et l'incidence de ces tracés sur l'imaginaire, la culture et la spiritualité.

Ces tracés révèlent le caractère scriptural (*seing* signifie signature en ancien français) du sol dans une poétique qui affirme l'anthropocène comme manifestation à la fois immanente et transcendante. Partant d'un mot, *tamurt* qui en berbère désigne à la fois la terre, le sol, le pays et la patrie. Le mot est féminin. Son masculin, *amur* désigne la part. La part de ce qu'on reçoit, comme don, et celle qui nous incombe comme responsabilité, ici, devant la terre.

Sur terre, peut-on envisager l'homme comme unique acteur ? Son action est-elle strictement phénoménologique ? Existe-t-il des structures inconscientes que peut révéler une œuvre d'art ? Quelle est la possibilité de résonance universelle dans ces photographies, entre les structures symboliques des formes géométriques ? Ce sont ces interrogations et moult autres auxquelles nous tenterons des possibilités de réponses en exposant et en commentant nos photographies que nous ne concevons pas comme un reportage, mais un regard sur un espace de réalisation.

---

### **Session 13 - « Représentation de l'enfance et de la jeunesse dans la littérature de l'Anthropocène » 1**

**Samedi 19 octobre, 9h00-11h00**

**Lieu : McCain 1170 (Université Dalhousie)**

**Présidentes de séance : Liza Bolen & Pooja Booluk-Miller**

**Rohini Bannerjee (Saint Mary's University, NS, Canada)**

***Ce qui nous ronge: Fat Studies et Manger l'Autre d'Ananda Devi***

Publié en 2018, *Manger l'Autre* défonce plusieurs tabous, comme le fait souvent les textes d'Ananda Devi, écrivaine mauricienne d'expression française et gagnante récente du prix Neustadt en 2024. Cette étude offrira une lecture du roman via le champ de recherche de *fat studies*. Nous verrons comment ce courant interdisciplinaire et intersectionnel aide à lire la plume dévidienne en tant que

résistante, dénonçant la discrimination basée sur le poids dans les sociétés occidentales, surtout les corps féminins, en mettant en avant le vécu d'un protagoniste, féminin, insatiable aux plusieurs niveaux et *fat*.

**Chiara Falangola (Université du Nouveau-Brunswick, Campus de Fredericton, NB, Canada)**

***Nos fleurs et Nos oiseaux : préserver la flore et la faune québécoises par l'éthique du care et la poésie texte-image***

*Nos fleurs* d'Anaïs Barbeau-Lavallette et *Nos oiseaux* d'Eric Dupont sont deux textes jeunesse illustrés par Mathilde Cinq-Mars et publiés chez Marchand de feuilles dans la collection « Bourgeon ». Cette collection est décrite par l'éditeur québécois comme « présent[ant] des livres destinés aux enfants savants qui n'aiment pas qu'on leur parle en bébé ». Les deux textes, par leur organisation en nomenclature et leur visée descriptive, au-delà de l'horizon jeunesse, s'insèrent dans le genre du guide régional et, plus exactement, du guide floristique et ornithologique. L'intention pédagogique du texte-jeunesse dépasse les objectifs classificatoires du catalogue en inscrivant ces livres illustrés dans les principes de l'éthique du care et dans les mailles d'une poésie textuelle et visuelle certaine.

Des préfaces de Barbeau-Lavallette et de Dupont aux illustrations de Cinq-Mars, en passant par les textes descriptifs, le souci taxonomique est dédoublé par celui du « prendre soin » et de l'amour émerveillé pour le monde non-humain. La poésie des descriptions et des micro-récits et cet univers hybride imaginé par Cinq-Mars font appel à un type d'engagement à la fois émotionnel et politique, où les enfants jouissent d'un espace de lecture concevant un écosystème québécois où monde non-humain et monde humain habitent la même conscience.

**Ivoire Nadeau (Université Laval Québec, Canada)**

***L'enfant comme catalyseur d'espoir dans la fiction environnementale post-apocalyptique L'avenir (2020) de Catherine Leroux***

En 2020, Catherine Leroux affirmait que son roman *L'avenir* était le « livre d'une angoissée » et qu'elle le concevait comme une façon de « donner une réponse optimiste » au climat d'écoanxiété actuel. L'inquiétude que certains individus éprouvent face à la crise climatique peut engendrer une tendance à recourir à divers mécanismes de défense et d'adaptation comme le déni, la répression ou ce que Glenn Albrecht appelle la solastalgie. Cette présentation propose de concevoir comment se manifeste l'espoir dans les différentes réponses émotionnelles des personnages alors qu'ils tentent d'établir une communauté viable. Plus spécifiquement, il sera question de la façon dont les enfants font face à la période de crise en proposant un modèle de société alternatif et des solutions proactives fondées sur l'espoir d'un avenir meilleur.

Cette communication permettra d'ouvrir la discussion, d'une part, sur le potentiel de la fiction post-apocalyptique, à aborder les enjeux sociaux, politiques et environnementaux auxquels nous devons faire face. Elle permettra aussi de concevoir la position particulière qu'occupe l'enfant face aux enjeux climatiques et comment une œuvre littéraire comme celle de Leroux permet d'imaginer une génération proactive d'enfants dans « un monde qui ne fait rien pour eux ».

---

**Session 14 - « Réflexivité critique de l'anthropisation des espaces »**

**Samedi 19 octobre, 11h30-13h00**

**Lieu : McCain 1102 (Université Dalhousie)**

**Président de séance : Julien Defraeye**

**Élise Lepage (Université de Waterloo, Ontario, Canada)**

***De l'ère géologique à la quotidienneté : quelques paramètres éco-poétiques***

Cette proposition de communication se voudrait une présentation et une réflexion sur quelques récents recueils de poésie québécoise et franco-ontarienne touchant à des problématiques

environnementales, telles que les relations du sujet à la nature, les changements climatiques et les impacts de l'humain sur l'environnement. Ces problématiques soulèvent une question d'échelle, à la fois d'ordre géographique (de la cour arrière à la planète entière) et temporel (quels gestes posons-nous, au quotidien, pour marquer notre attachement ou notre respect envers l'environnement, mais aussi comment mesurer si l'humain a fait basculer la terre dans une nouvelle ère géologique). Entre les perspectives hyperlocale à globale, et entre la quotidienneté et les changements géologiques à très long terme, tout un double spectre spatio-temporel se dessine, auquel on pourrait également superposer un autre spectre : celui consistant à mobiliser des concepts abstraits ou au contraire à susciter des images extrêmement concrètes à partir du réel. La présentation mettra en valeur des contrastes : d'une part, des recueils pensant le monde d'aujourd'hui comme un monde au bord de l'épuisement. Ces recueils identifient les causes et les conséquences de l'incurie humaine et s'efforcent de la penser de façon globale et sur un certain nombre d'années (les derniers recueils de Paul Chamberland, Claude Péloquin, René Lapierre, Marcel Labine). D'autre part, la présentation s'attardera sur des recueils qui, partant du même constat, s'attachent plutôt à poser des gestes de micro-résistance ou à cultiver des liens de qualité avec le monde vivant (Andrée Christensen, Nadine Ltaif, Antoine Boisclair, Andréane Frenette-Vallières, Noémie Pomerleau-Cloutier, Marie-Hélène Voyer). La réflexion s'ouvrira sur l'ouvrage collectif *Projet Terre* dont les différentes contributions poétiques permettront une synthèse.

**Chloé Persillet (Université Paul-Valéry Montpellier 3, France)**

***Paysages de l'anthropocène à l'anthropofuge : la beauté du monde sauvera-t-elle ?***

Si le paysage est par définition complexe et polymorphe, dans les arts visuels contemporains, ses représentations non moins. Alors que son acception première et historique hérite d'un regard pictural et pittoresque, sa notion s'est progressivement vue enrichie pour de nos jours renvoyer tout autant à une nature idéalisée comme à l'ordinaire urbain (Paquot, 2016). Pour se limiter à la sphère artistique et, plus particulièrement, à son investissement plastique et bidimensionnel, le paysage connaît pourtant depuis quelques années un regain d'intérêt par lequel nombreuses expositions le remettent à l'honneur en l'accompagnant de nombreux discours critiques sur la réalité matérielle à laquelle il renvoie et, notamment, sur les désastres environnementaux qui l'affectent (Guenin, 2016, Schlessner, 2016 et 2023). Entre esthétique de la catastrophe et attrait du sublime (Le Brun, 1991, Ribon, 1999), interroger ses représentations invite aussitôt à sonder notre rapport au monde. Mais à l'ère de l'anthropocène, c'est également questionner la place de l'homme dans ces anthroposcènes (Laval-Jeantet, 2019) et leur reconnaître une certaine esthétique anthropofuge, soit littéralement une fuite de l'être humain (Schlessner, 2016 et 2019). Partant, plusieurs questions. Parce que le paysage est toujours point de vue, sa représentation illustrant ainsi particulièrement notre rapport au monde, quels sont ceux qui, pluriels, s'offrent au regard à l'époque de l'anthropocène ? Les bouleversements de notre époque et leur mise en relief dans le cadre de représentations artistiques participent-ils d'un engagement critique favorisant une prise de conscience ? Ou bien, à l'inverse, leur cristallisation et artialisations (Roger, 1997) mènent-elles à développer de nouveaux contours qui en révèlent simultanément les potentialités plastiques et esthétiques ? L'objectif de cette communication est double : présenter un corpus d'œuvres propres à ces métamorphoses du paysage dans la sphère artistique contemporaine à l'aune des préoccupations environnementales qui traversent leurs soubassements critiques, cela tout en discutant de leur portée dans une perspective technocritique (Jarrige, 2014). Car si le paysage occidental comme genre et comme sujet de représentation autonome est le fruit de peintres qui se sont en premier lieu tournés vers la « nature » en quête d'espaces non corrompus par la modernité (Mumford, [1934] 2016), force est de constater que, depuis lors, les effets délétères de l'industrie et du régime de production capitaliste l'ont tout autant affecté.

Dans l'imaginaire collectif, qu'en reste-t-il ? Depuis lors, comment les artistes se sont-ils saisis de ces transformations pour investir ses représentations et, parfois, soutenir un discours critique ? Cela a-t-il permis d'alerter sur les catastrophes environnementales ? Ou ces représentations ont-elles plutôt contribué à cristalliser ces désastres par un processus d'artialisation (Roger, 1997) ? Enfin, quelle portée peut soutenir aujourd'hui l'image anthropofuge, littéralement fuite de l'être humain (Schlessner, 2016 et 2019) ? Questions qui en somme invitent à la discussion collective, puisque nul artiste œuvrant

à la fabrique d'imaginaires ne peut désormais évacuer cette dernière autre : quel paysage, pour quel horizon?

À rebours de l'esthétique de la catastrophe, cette hypothèse : puisque toute représentation ancre et oriente les regards et que, plus encore, celle du paysage demeure le vecteur de notre rapport au monde, l'investir à l'aune d'un cheminement qui en apprécie les contours et célèbre encore ceux qui valent le détour – dussions-nous parfois les inventer et les reconstruire pour les rappeler à nous –, ce serait peut-être esquisser une autre voie qui ferait figure d'échappée. Dès lors, ce serait peut-être également renoncer à l'artificialisation de l'affreux pays (Roger, 1997), dont les multiples désastres environnementaux demeurent encouragés par les effets délétères du régime de production capitaliste et par une société techno-industrielle qui ne cesse de les précipiter, pour au contraire préserver ce qu'il lui reste de beauté. Car si Dostoïevski écrivait en son temps le célèbre aphorisme selon lequel la beauté sauvera le monde, peut-être aujourd'hui est-ce davantage la beauté du monde qui sauvera. Et peut-être revient-il alors aux artistes de la porter.

**Cécilia Camoin (Lycée privé Les Francs Bourgeois, France)**

***La végétalité littéraire comme entrelac de l'anthroposcène : comment (re)tisser le monde par le bas ?***

Dans les mouvements de réappropriation culturelle, politique et linguistique à travers le fait littéraire, le retour au sol, par l'entremise des figures carnavalesques, opère une première étape d'inversion des valeurs et des données, poétiques, sociales, linguistiques, que permet la théâtralisation du monde. Ce premier mouvement vers le bas, comme source et renaissance, est aux fondements du chronotope bakhtinien, ainsi défini : « corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature ».

Le terme de *végétalité littéraire*, que je propose en deuxième étape comme corrélat de ce chronotope, est la traduction poétique du tissage du monde, par le bas : l'éco-poétique comme entrelac, partant du rhizome deuleuzien pour former un écosystème poétique, tissant une architecture végétale dans la langue, l'espace, le temps à partir d'une même tige, souterraine et horizontale, étendue par bourgeonnements verticaux traversant le fait littéraire.

---

**Session 15 - « Penser l'habiter après la fin du monde » 1**

**Samedi 19 octobre, 11h30-13h00**

**Lieu : McCain 1116 (Université Dalhousie)**

**Président de séance : Arnaud Regnauld**

**Sylvie Bauer (Université Rennes 2, France)**

***« It was...beyond insanity » : du corps comme lieu de reconfiguration du vivant dans Dawn d'Octavia Butler***

Après que la Terre a été détruite par une guerre nucléaire, certains de ses habitants ont été sauvés par les Oankali, êtres venus d'une galaxie lointaine, dont l'apparence fascine et répugne tout à la fois Lilith Iyapo, l'une des rescapées et personnage central du roman. Comme les autres, Lilith a été mise en sommeil pendant plusieurs siècles, régulièrement réveillée pour constater, impuissante, son état de captivité, incapable de savoir qui sont ses geôliers. Lors de son dernier réveil, elle rencontre ses ravisseurs qui lui dévoilent peu à peu le rôle qui lui sera dévolu : elle sera chargée de former celles et ceux qui, avec elle, repeupleront une Terre en partie régénérée par les Oankali. À première vue utopie de récréation d'un monde terrestre, le roman d'Octavia Butler offre en fait une méditation tant sur le devenir hybride de l'humain (la régénération passe par la création d'une nouvelle espèce, mélange des Oankali et des humains) que sur le mythe d'un retour à une nature qui, à défaut d'être immuable, serait néanmoins la matrice de toute chose. En effet, les Oankali sont maîtres es manipulations génétiques et reconfigurent l'ADN, seule grille de lecture du monde selon eux, seul moyen également de sauver les humains tant des maladies qui les affectent que des structures de domination (les extraterrestres

parlent de hiérarchie) qui les ont perdus. Il en découle plusieurs choses. Tout d'abord, la promesse heureuse des Oankali repose sur le retour à une nature redevenue vierge et libérée des stigmates de l'action humaine : la Terre, débarrassée de tout signe de présence humaine, s'offrira à ses occupants, nettoyée des déséquilibres provoqués par l'homme des siècles auparavant. D'où une forme d'essentialisation de la nature, reflétée par l'essentialisation de l'humain, perçu uniquement dans sa dimension biologique. Ensuite, tout se passe comme s'il s'agissait de recréer un mythe des origines, dans lequel les Oankali, démiurges collectifs, tentaient d'écrire un nouveau script du peuplement de la Terre, porté par la volonté d'y vivre en symbiose plus que d'en exploiter les richesses. Si le projet semble simple et salutaire – substituer la relationnalité d'êtres voués à s'hybridiser à l'impulsion mortifère de domination du monde et d'autrui –, il se complique dans l'émergence de nouveaux maîtres de la nature (les Oankali) et dans la confrontation avec des spécimens humains qui résistent au sort qui leur est réservé. Ce qui se dessine est un programme biologique, mais aussi politique qui, malgré (ou en raison de) la revendication pacifique des Oankali, s'appuie en fait sur des rapports de domination, d'aliénation (littéralement) et de dépossession (de soi). À partir de ce roman (et de son inscription dans la trilogie qu'il ouvre), je souhaiterais analyser les enjeux politiques d'une fiction qui interroge les reconfigurations du vivant après l'effondrement du monde.

**Nicolas Bernier-Wong (Université de Toronto, Ontario, Canada)**  
***Comment vivre « après » : à la recherche de l'anthropocène dans la littérature postapocalyptique***

Le 6 août 1945 marque l'introduction de la bombe atomique, suivi par une deuxième démonstration de sa puissance destructrice le 9 août à Nagasaki. Dès lors, Günther Anders suggère que nous vivons l'ère de la fin, la dévastation du monde par les humains devient non seulement une possibilité, mais une réalité prégnante. C'est au début du XXI<sup>e</sup> siècle que le terme « anthropocène » est adopté pour désigner cette ère, marquant ainsi le changement géologique de la terre provoqué par l'activité humaine. Bien que la communauté scientifique n'adopte pas cette nouvelle ère de manière unanime, le problème de l'anthropocène – les gaz à effets, l'érosion de la biodiversité, et d'autres conséquences – devient incontournable. Les fictions postapocalyptiques accompagnent ces développements écologiques, gagnant en popularité au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce courant dépeint *l'après*, où une catastrophe ravage la société et cause une rupture dans l'ordre naturel, il nous déplace temporellement afin de mettre en scène les effets inéluctables de l'anthropocène. Selon Jean-Paul Engélibert, les récits postapocalyptiques cherchent à nous projeter « dans le temps de la fin », nous invitant ainsi à envisager comment éviter la fin des temps ». Dans mon étude, je propose d'analyser comment les auteurs des fictions postapocalyptiques décentrent la perspective du lecteur pour susciter des problématiques écologiques et politiques. Pourquoi ces fictions nous placent-elles après la fin du monde ? Comment est-ce qu'elles donnent à voir les conséquences de l'anthropocène ? Afin de répondre à ces questions, ma recherche offre un travail comparatif du dispositif narratif fragmentaire et décousu dans *Le dernier monde* de Céline Minard et *Terminus radieux* d'Antoine Volodine.

D'emblée, ces deux représentations de la fin du monde ont beaucoup en commun, ils dépeignent tous les deux le monde désert du scénario postapocalyptique, suscité par une catastrophe qui n'est que très peu décrite, et les survivants errent dans les ruines qui ne s'éloignent pas trop de la société contemporaine. Ces œuvres sont intéressantes pour une étude de la représentation de l'anthropocène, car elles utilisent une narration polyphonique pour interroger les conséquences des actions humaines du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans *Le dernier monde*, l'histoire suit le parcours d'un unique survivant, le cosmonaute Jaume Roig Stevens, à la recherche d'une explication à la disparition subite de l'humanité sur Terre, voyageant à travers le monde sans trouver de réponse. Il crée une communauté de personnage imaginaire pour résister à sa solitude. Souvent, ces personnages représentent diverses perspectives quant à sa situation désespérante, critiquant l'héritage destructeur du dernier homme. Dans *Terminus radieux*, le récit raconte la survie d'un déserteur qui erre dans une Sibérie irradiée et hivernale. Séparé de ses compagnons, il découvre un vieux kolkhoze bâti sur une ancienne pile nucléaire dans la ville du Levanidovo. La petite communauté ressemble à l'image emblématique d'un camp de survivant qui se joigne afin d'affronter l'apocalypse ensemble. Isolés du désastre qui les entoure, ils tentent de reconstruire la société d'avant la fin du monde, tâche qui est damnée à échouer. J'envisage d'explorer



la disposition narrative fragmentaire et polyphonique de ces ouvrages afin de déterminer en quoi ils proposent une représentation singulière de l'anthropocène. Le paradoxe des récits postapocalyptiques c'est qu'ils prétendent raconter l'histoire d'une société après qu'elle est détruite, de nous placer *après* la catastrophe — aspect essentiel à sa capacité critique —. Une analyse des diverses stratégies littéraires employées pour décentrer le lecteur permettra de mieux comprendre comment ces œuvres réussissent à nous projeter après la fin de l'anthropocène afin de l'étudier.

**Pascal Riendeau (Université de Toronto Scarborough, Ontario, Canada)**

**À la recherche d'une littérature. Visions anthropocéniques et postapocalyptiques**

Comment définir une littérature de l'anthropocène? S'il semble risqué de coller la production littéraire à une période géologique, peut-on aller jusqu'à affirmer qu'il existe « une littérature de l'anthropocène bien avant l'apparition du mot lui-même » (Engélibert, 2019 : 43)? Pour mieux comprendre ce que peut représenter une telle littérature, je souhaite étudier les liens étroits entre l'anthropocène (incluant les variations qui en découlent) et les univers postapocalyptiques. Je m'intéresserai à ces « fictions narratives de l'anthropocène » (Trexler, 2015) qui explorent des situations affligeant toute une population après les dérèglements climatiques, les effondrements ou les catastrophes et fabulent sur la survie de la planète et de ses habitants. Je testerai mes hypothèses en parcourant des œuvres variées s'étendant sur presque un siècle, de *Quinzinzinzi* (1935), de Régis Messac à *Aquariums* (2019) de J.D. Kurtzness, en passant notamment par *Sans l'orang-outan* (2007) d'Éric Chevillard.

---

**Session 16 - « Représentation de l'enfance et de la jeunesse dans la littérature de l'Anthropocène » 2**

**Samedi 19 octobre, 11h30-13h00**

**Lieu : McCain 1170 (Université Dalhousie)**

**Présidentes de séance : Liza Bolen & Pooja Booluk-Miller**

**Kodjo Attikpoé (Memorial University, T.-N.-L., Canada)**

**Fictions romanesques pour la jeunesse et écologie : perspectives dystopiques.**

Tout comme la littérature pour adultes, la production littéraire à l'intention de la jeunesse accorde une attention particulière aux nouveaux défis environnementaux en essayant d'éveiller la conscience écologique chez le jeune lecteur. D'aucuns pourront voir dans cet engagement accru une sorte d'instrumentalisation d'une littérature dont le destinataire est étranger à la folie destructrice des hommes. Autrement dit, l'écocritique dans la littérature pour la jeunesse donne à voir une construction utopique des figures d'enfants comme sauveurs de notre planète ou garants de l'avenir de l'humanité. Mais d'un autre côté, la sensibilisation de l'enfant aux enjeux de l'Anthropocène s'inscrit dans une démarche artistique. Selon Paul Hazard, les « livres qui restent fidèles à l'essence même de l'art » sont, entre autres, ceux qui « éveillent chez l'enfant la sensibilité, qui les fait participer aux grands sentiments humains, qui leur donnent le respect de la vie universelle, celle des animaux, celle des plantes ; qui ne leur apprennent pas à mépriser tout ce qu'il y a de mystérieux dans la création et dans l'homme » (*Les livres, les enfants et les hommes*, 1967, p. 57).

Par ailleurs, en déployant l'éco-conscience, la littérature pour la jeunesse n'échappe pas à ce que Christian Chelebourg appelle les « écofictions » qui dessinent des « mythologies de la fin du monde », pour reprendre le titre de son essai (1912). À vrai dire, ces dystopies, loin d'être des récits de la négativité visant essentiellement à susciter l'épouvante et à peindre le monde en noir, cherchent davantage à nous faire toucher du doigt les possibles réalités de demain.

À partir d'un corpus composé de romans français et québécois, nous examinerons les divers enjeux de ces dystopies destinées au jeune lecteur.

**Aicha Bettane (Université Ibn Khaldoun, Tiaret, Algérie)**

***Climat et conflit : la sensibilisation à travers la dystopie dans la BD Réfugiés climatiques & castagnettes de David Ratte***

Dans *Réfugiés climatiques & castagnettes*, David Ratte nous plonge dans un monde dévasté et fragmenté, où la perte de biodiversité a bouleversé l'équilibre écologique, entraînant des mouvements migratoires massifs. L'auteur invite le lecteur à réfléchir sur ces enjeux cruciaux sans tomber dans le pessimisme, tout en employant les codes de la dystopie pour représenter un futur impacté par le changement climatique. La bande dessinée illustre un monde où les conséquences environnementales ont atteint un point de non-retour, forçant les populations à migrer. Cette anticipation dystopique sert de toile de fond à une histoire où les personnages, confrontés à des défis extrêmes, incarnent la résilience humaine face à l'adversité, tout en illustrant les absurdités de notre époque. Par conséquent, notre étude se concentre sur l'analyse de la manière dont Ratte emploie ces éléments dystopiques pour représenter les répercussions du réchauffement climatique et de la crise migratoire, ainsi que pour éveiller la conscience du public face à ces problématiques urgentes.

Nous nous penchons sur la bande-dessinée Réfugiés climatiques & castagnettes de Ratte, en mettant l'accent sur son utilisation des éléments dystopiques afin de dépeindre les conséquences alarmantes du réchauffement climatique et de la crise migratoire. Notre objectif est d'analyser comment ces éléments contribuent à sensibiliser le public à ces questions pressantes. En examinant l'usage de la dystopie pour alléger la portée des sujets abordés tout en illustrant leurs effets, nous cherchons à évaluer l'efficacité de la bande dessinée en tant qu'outil de communication et d'éducation face aux défis environnementaux et sociaux actuels.

**Laurianne Perzo (Université de Lyon, France)**

***Enfance et environnement dans le théâtre pour la jeunesse : une dialectique entre bouleversement individuel et climatique***

Le théâtre pour la jeunesse s'est développé dans l'espace francophone depuis les années 1990 en proposant des productions souvent engagées, dénonçant des problématiques sociopolitiques dans la perspective de sensibiliser et de conscientiser son jeune destinataire sur l'état du monde contemporain. Des récentes thématiques engagées au sein de ce répertoire, figure, depuis une dizaine d'années, celle de l'écologie et plus exactement du désordre climatique. Tout en proposant un discours sur un problème social et sociétal d'envergure, ces textes permettent d'interroger la construction identitaire du jeune destinataire. Ainsi, lorsque le dérèglement climatique est abordé, il est souvent associé au bouleversement individuel.

Dans les pièces de théâtre que nous nous proposons d'aborder, il s'agit en outre d'appréhender en quoi les catastrophes naturelles rapportées dans les textes peuvent métaphoriser l'état intérieur des personnages qui connaissent eux-mêmes des bouleversements dans leur développement personnel et doivent surmonter des chocs liés à l'existence. A titre d'exemples, le texte *Fiesta* de Gwendoline Soublin (Espaces 34, 2021), sur fond d'actualité en lien avec le confinement associé à la crise sanitaire du covid, raconte comment des enfants parviennent à déjouer la solitude provoquée par l'isolement et à s'unir et célébrer la vie et le collectif, résistant ainsi à la tentation de céder à la peur et à l'individualisme malgré une tempête dévastatrice qui retient chacun prisonnier. Dans *Les Pieuvres* (L'École des Loisirs, 2021), Sophie Merceron présente le quotidien d'enfants évoluant en centre spécialisé du fait de leurs névroses obsessionnelles, phobies et chocs post-traumatiques. A cette première intrigue relative aux angoisses juvéniles se greffe une seconde intrigue concernant le désordre climatique ; les trois adolescents se trouvent confrontés à l'imminence d'un ouragan et à l'impératif de devoir survivre. Révélant un environnement hostile et brutal, la nature s'incruste dans le quotidien des personnages d'adolescents et prend le pouvoir comme leurs angoisses peuvent aussi les dominer. L'enjeu est alors pour eux de résister et d'apprendre à dépasser les heurts et cataclysmes de l'existence. La pièce de théâtre *Hors zone* (Espaces 34, 2021) de Christophe Tostain aborde quant à elle l'enfance en déshérence en présentant une fratrie de trois enfants et adolescents, livrés à eux-mêmes et qui doivent trouver leur chemin pour s'en sortir. Dans un paysage dévasté et cataclysmique, l'errance se révèle formatrice et les catastrophes climatiques sont autant d'épreuves et de difficultés à

outrepasser pour continuer à avancer dans ce paysage de désolation, comme dans la vie. C'est la force de croire et de rêver malgré la dureté de la situation qui permet aux personnages de s'en sortir, en imaginant une réalité autre et accessible, contrant de la sorte le désenchantement du monde.

Associant réalité et imaginaire, les auteurs interrogent le rapport à la théâtralité et le passage à la scène. Les catastrophes naturelles rapportées dans ces textes métaphorisent l'état intérieur des personnages qui se questionnent sur leur avenir tout en interpellant le lecteur sur l'état du monde actuel. A travers cette étude, nous verrons en quoi ces fictions sont autant l'occasion d'appréhender des personnages d'enfants courageux qui affrontent la vie et les vicissitudes de l'existence avec force et enthousiasme et qui se questionnent sur leur avenir, que d'interpeller le lecteur-spectateur sur l'état du monde actuel.

---

**Session 17 - « Autres regards sur le dominant »**

**Samedi 19 octobre, 15h00-17h00**

**Lieu : McCain 1102 (Université Dalhousie)**

**Présidente de séance : Irène Chassaing**

**Sophie Beaulé (Saint Mary's University, NS, Canada)**

***Nous solitaire, solidaire, révolutionnaire chez Wendy Delorme et Josée Marcotte***

Les dystopies féministes de Wendy Delorme, *Viendra le temps du feu* (2021) et de Josée Marcotte, *Les Amazones* (2012) ainsi que le récit d'effondrement d'Antoinette Rychner, *Après le monde* (2020) dépeignent un univers détruit par l'action humaine sur la nature ou les effets du capitalocène. Plus encore, ils ont ceci de particulier qu'ils présentent une narration au nous, que celle-ci domine le récit ou soit plus circonscrite. Chez Rychner, le nous féminin englobe le masculin ; il sert d'abord de support mémoriel en narrant l'effondrement mondial du capitalisme et la difficile reconstruction qui s'ensuit. Solidaire, il permettra la survie psychologique dans un monde totalitaire. Porté par plusieurs voix, le nous de Marcotte véhicule autant une mémoire imposée que le cul-de-sac totalitaire et la solitude individuelle. Enfin, un nous queer émerge pour faire tomber un État discriminatoire envers les femmes et les minorités genrées.

J'articulerai l'analyse de ce nous pluriel, expression d'une collectivité ou d'une individualité, d'une part à l'écoféminisme et d'autre part à l'éthique de la considération (Pelluchon 2018) qui appelle au respect envers soi et autrui, une attitude qui permet de repenser l'environnement et la démocratie.

**Gina Abi Karam (chercheuse indépendante)**

***Littérature de l'anthropocène dans Nos Frères Inattendus d'Amin Maalouf***

*Nos frères inattendus* d'Amin Maalouf nous offre une vision littéraire des défis environnementaux et sociétaux auxquels notre monde est confronté à l'ère de l'anthropocène. Entre dystopie et conte philosophique, Amin Maalouf imagine, dans un monde proche de l'autodestruction, un sauvetage grâce à la fraternité de quelques-uns.

Je discuterai de la manière dont l'anthropocène est présenté comme un défi commun qui exige une réponse collective et une prise de conscience mondiale, tout en examinant comment Amin Maalouf joue avec les codes de la science-fiction pour s'interroger sur le présent, négocier les enjeux et décrire les craintes.

Je mettrai en évidence la capacité de la littérature de l'anthropocène à susciter des émotions, à élargir notre compréhension de la relation entre l'humanité et la nature et à encourager le dialogue sur les actions à entreprendre pour préserver notre planète.

**Corina Crainic (Université de Moncton, NB, Canada)**

***Montréal, Haïti. Du pays natal à la maison rêvée chez Dany Laferrière***

Dans *Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*, Dany Laferrière rend compte d'un écartèlement douloureux entre « l'autoroute de la mort », la Montréal cosmopolite où évoluent plusieurs personnages de ses œuvres, et les « sous-sols des maisons de ces quartiers dits dangereux parce que simplement pauvres »

où ils dissimulent tant bien que mal leur misère. Le nomadisme des premiers jours, vers le Nord mythique qu'est la métropole francophone, cède le pas à un enracinement malsain, où les normes sociales contrarient encore. Parallèlement à cela, l'Haïti de *Pays sans chapeau*, où se superposent rêve, réalité et mort, suscite une mélancolie amplifiée par le sentiment d'être en décalage perpétuel. Là, le lieu de l'accueil, Montréal que la mère du protagoniste appelle avec amertume « Là-bas », ressemble plutôt à la définition qu'en donne Gilles Marcotte : « Montréal est une ville où l'on passe, où l'on arrive et d'où l'on part, où l'existence est marquée par une instabilité foncière ». Vieux Os se souvient de son arrivée dans la métropole québécoise alors qu'il rêvait plutôt à Haïti, aux rythmes familiers du Créole, et surtout aux conversations avec les amis désormais perdus. La communication proposée vise à mieux comprendre l'angoisse de l'exilé haïtien, en un univers littéraire qui met plus souvent l'accent sur l'exubérance. Elle mobilise les gestes solidaires de *Tout ce qu'on ne te dira pas*, *Mongo*, et les incursions dans le pays natal de *Pays sans chapeau*, afin de mieux comprendre les possibilités et les limites de ces parcours immigrants.

**Julien Desrochers (Université de Moncton, NB, Canada)**

***Écrire l'Acadie sans la nommer : Derrière les embruns de René LeBlanc***

Un nombre particulièrement élevé de romans historiques publiés en Acadie au cours des soixante-quinze dernières années développent leur intrigue à partir de l'épisode de la Déportation des Acadiens et des Acadiennes. Pensons, par exemple, à *Elle et lui* (1940) d'Antoine J. Léger, aux *Marées du Grand Dérangement* (1994) de Claude Le Bouthillier ou encore à *Pélagie-la-Charrette* (1979) d'Antonine Maillet. Amplement étudiés (voir les travaux de Robert Viau), ces œuvres confirment que le sociogramme du territoire perdu est bel et bien intégré à la production littéraire acadienne.

Pourtant, comme l'a montré James de Finney, certains auteurs de romans historiques à vocation populaire se sont détournés de cette thématique pour explorer d'autres facettes du riche passé de ce peuple et pour souligner, du même coup, que l'identité acadienne ne repose pas exclusivement sur le traumatisme fondateur du Grand Dérangement. De Finney cite en exemple les auteurs Louis Haché et Edmond Landry, deux écrivains dont « les œuvres évoquent l'histoire, les personnages, les paysages et peut-être aussi la quête identitaire d'une région qui n'a guère figuré dans la littérature acadienne auparavant ».

L'objectif de cette communication est de poursuivre la réflexion de James de Finney en me penchant sur *Derrière les embruns* de René LeBlanc (Éditions d'Acadie, 1999). Dans ce roman historique campé au cœur de la Baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, l'auteur évoque le destin d'une famille et de toute une communauté acadienne sans ne jamais mentionner l'épisode de la Déportation et sans jamais même nommer explicitement l'Acadie. L'hypothèse que je défendrai est que René LeBlanc écrit pour un lectorat endogène et qu'en ciblant ce public initié, il est en mesure de puiser dans des points de référence identitaire et historiques *autres*, ce qui contribue à renouveler le discours du roman historique en Acadie.

---

**Session 18 - « Penser l'habiter après la fin du monde » 2**

**Samedi 19 octobre, 15h00-17h00**

**Lieu : McCain 1116 (Université Dalhousie)**

**Présidente de séance : Élane Després**

**Hélène Machinal (ACE, Rennes 2, France)**

**« “[...] we have a different story” : Thrust de Lidia Yuchnavitch »**

Avec *Thrust* (2022), Lidia Yuchnavitch s'inscrit dans la problématique contemporaine de l'anthropocène. On pourrait même dire que de son précédent roman (*The Book of Joan*, 2017) à celui que je propose d'analyser, une bascule s'opère de l'humain vers l'animal et le végétal, qui reflète l'évolution des réflexions théoriques de Donna Haraway et s'inscrit dans le féminisme de l'anthropocène (Grusin). Avec *Thrust*, l'autrice met en scène un futur post-cataclysmique à partir duquel elle nous entraîne dans différents espaces-temps où la protagoniste Laisve entre en contact

avec des personnages emblématiques de la marge et de la périphérie, des oubliés de l'Histoire dont les récits mineurs (Deleuze) tissent une représentation alternative du grand récit (Lyotard) capitaliste et libéral. La structure fragmentée du roman questionne la notion de centre et la norme anthropocentrée en proposant des connexions alternatives qui s'inscrivent dans le marginal, l'animal, le végétal et l'univers marin.

L'autrice s'inscrit ouvertement dans le sillage d'Ursula Le Guin et de sa théorie de la fiction panier (1986) en faisant de sa protagoniste, Laisve, la métonymie de ce rôle de contenant, de connecteur et de transmission. Le(s) personnage(s) et les univers entrent en résonance grâce à cette porteuse (*carrier*) qui se déplace dans l'espace et le temps par l'espace maritime et grâce à des objets. De la construction de la statue de la Liberté au futur postcataclysmique et dystopique de 2085, la fragmentation du corps renvoie à une veine quête de liberté que les voix du non humain interrogent. Ainsi, Laisve rencontre des animaux avec lesquels elle échange sur l'impact des êtres humains sur la planète, sur la destruction de l'écosystème marin ; elle écoute des vers de terre et des champignons qui s'indignent des comportements humains.

Le corps fragmenté du roman est l'écho d'un corps politique dont les morceaux sont symboliquement figurés par les travailleur.euses qui façonnèrent les parties du corps d'une statue de la liberté désormais submergée par les eaux. De 1880 à 2085, la dynamique d'un progrès enraciné dans l'exploitation et la souffrance des subalternes, des inappropriés (Haraway) et des espaces naturels mène à un futur dystopique où les *raiders* traquent les immigrants dans les vestiges d'un Brooklyn où Walt Whitman ne donne plus de voix à la multitude. Cette déconstruction du mythe américain permet de revisiter le passé et le futur des Etats-Unis et d'opposer la cyclicité d'une nouvelle mythologie (Engélibert) à la linéarité d'une histoire de la domination anthropocentrée.

**Jean-François Chassay (UQÀM, Québec, Canada)**  
**Hors sol de Pierre Alféri : le déplacement du regard**

La fiction n'existant pas hors du monde, elle prolonge à sa manière, déplace, détourne, condense (au sens psychanalytique) les discours propres à son époque. La socialité des textes est analysable dans leurs procédures de mise en forme : la *manière* dont on parle d'un sujet dans les fictions met en valeur son historicité, sa portée critique et sa capacité d'invention à l'égard de la vie sociale. Dès lors, on soulignera qu'à l'évidence la multiplication des propos autour de l'anthropocène (et, pour le dire autrement, de notre rapport de plus en plus catastrophique à l'environnement) ne peut que produire, en écho, un foisonnement de textes sur le sujet, d'autant plus que la situation produit un basculement vers l'inconnu, la perte, la mort appréhendée, sujets qui ont toujours été au cœur de la fiction. En conséquence de quoi, on posera l'hypothèse que la fiction contemporaine présente souvent la recomposition actuelle du monde en articulant les histoires de personnages aux transformations de leur environnement. De ce point de vue le roman de Pierre Alféri, *Hors sol*, est particulièrement intéressant en ce qu'il parvient à embrasser l'ensemble de la planète comme point focal de sa narration, tout en proposant une mise à distance de celle-ci qui déplace le regard des personnages et du lectorat par le fait même. En 2103, ce qui reste de l'humanité vit dans des nacelles au-dessus d'une planète dévastée où les cataclysmes se suivent et se ressemblent et où l'air est devenu irrespirable. La rupture géologique est également dans ce roman une rupture spatiale. Une nouvelle vie s'invente, à l'aune de l'ancienne vie terrestre, entre un mystérieux navire amiral et l'ancienne planète où les humains vivaient. Cette communication s'intéressera surtout au travail sur la forme qu'impose Alféri à son roman. L'auteur ayant été reconnu, pendant toute sa carrière d'écrivain, pour son intérêt envers les jeux spéculatifs et les inventions langagières, il s'agira de voir comment ceux-ci imposent une lecture formelle singulière du monde de demain.

**Yves Ouallet (Université du Havre, France)**  
**Humains, trop inhumains. Par-delà l'anthropo-s-cène Pour une esthétique et une éthique de l'ère du vide**

Il nous faut penser, créer, parler, écrire, faire silence – vivre – à partir du vide contemporain. C'est désormais une question de vie ou de mort. Les mondes anciens – la multiplicité des langues comme

des espèces, des civilisations comme des paysages, des cultures comme des natures – sont en voie de disparition. Les littératures, les arts, les pensées, qui se sont installés dans la monoculture, vont disparaître. Car le monde moderne, les formes neuves, les idéologies et les philosophies postmodernes puis post-postmodernes, se sont écroulées encore plus vite que les vieux mondes. Les révolutions ont recréé des normes encore plus énormes que les anciennes. Les avant-gardes sont devenues totalitaires. Lorsque les marges ont occupé les centres de pouvoir, elles ont fonctionné encore plus vite par exclusions, par destructions et par exterminations massives. Alors qu'en est-il des « ères géologiques » quant à l'émergence et la domination de l'espèce humaine ? C'est sans doute un signe supplémentaire de la prétention de l'espèce humaine que de parler d'anthropocène. Protagoras avait-il donc déjà raison en déclarant que « l'homme est la mesure de toutes choses » ? Ne s'agit-il pas en effet plutôt d'une ultime scène de l'histoire humaine ? Les trois seules vraies révolutions scéniques de l'espèce humaine furent : - Le néolithique avec la domestication des végétaux, des animaux et de l'espèce humaine par elle-même. - La révolution industrielle, qui de la domestication passe à l'exploitation, puis à l'extinction des autres espèces et de l'espèce humaine elle-même. - La révolution numérique qui annonce une ère sans affects, sans lettres et sans pensée, sans poètes et sans philosophes vivants. Dans la scène contemporaine, ce sont les humains eux-mêmes qui risquent de disparaître à force d'envahir la Scène du monde. La dernière Cène serait en réalité le dernier repas des humains, trop humains, qui après la carnivorie généralisée et l'extermination des autres espèces, puis l'autodévoration et l'autodestruction, sont devenus humains, moins qu'humains... Les derniers hommes bavardent, gesticulent, se chamaillent en s'égosillant et en s'égorgeant – comme des pantins sans corps ni âmes, incapables à habiter le monde et incapables d'intériorité. Perdu parmi les foules des derniers hommes, inhumains même plus humains, sans esthétique et sans éthique – dans l'ère du vide, le Kénocène – il faut imaginer le dernier poète, errant dans la Cité mondiale, cherchant le dernier philosophe. Puis tous deux, main dans la main, une lanterne dans l'autre main, recherchant le dernier humain.

PS. Je me permettrai de prendre exemple sur mes propres derniers livres : *L'écriture et la vie*, *La pensée errante*, *Petit traité des émotions*, *Apocalypse pour notre temps*, *petite éthique pour l'ère du vide* (cf. bio-bibliographie).